

Naturalia/Artificialia

Collections gallo-romaines du musée de Cherbourg

Laurence Jeanne et Caroline Duclos, professeurs des écoles, sont aussi archéologues bénévoles, responsables de chantiers spécialisés sur la période gallo-romaine et membres du Groupe de Recherches Archéologiques du Cotentin (GRAC).



Laurent Paez-Rezende est archéologue professionnel, en qualité d'ingénieur chargé de recherches sur l'Antiquité à l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives (INRAP).

Membres du Groupe Antiquité de Basse Normandie, ils participent à l'étude de l'agglomération secondaire gallo-romaine du « Hameau Dorey », à Montaugula-Brisette, et se consacrent plus largement à l'étude de la Cité des Unelles. Leurs recherches, qui s'appuient sur des dépouillements d'archives, des prospections et des sondages, visent à mieux connaître et restituer l'organisation et la structuration de ce territoire. C'est dans la continuité de cette démarche que s'intègre leur implication dans la présentation des collections gallo-romaines du musée, témoins de la richesse de notre patrimoine local.

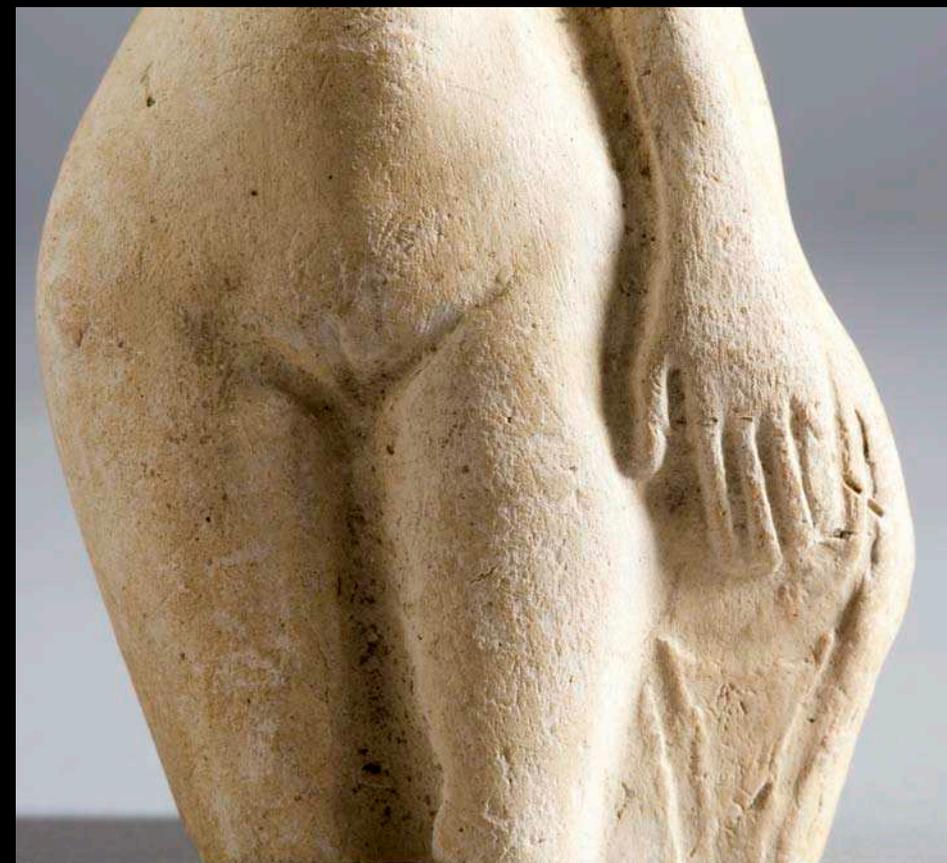
Carine Déambrosis et Daniel Lebée, artistes-photographes, vivent et travaillent dans un atelier de la Ruche à Paris. Ils collaborent régulièrement avec le musée du Louvre.

Photographies : Carine Déambrosis/Daniel Lebée

5 € ISBN : 2-912980-02-X

Collections gallo-romaines du musée de Cherbourg

UNICA Tome 3



Collections gallo-romaines du musée de Cherbourg

Caroline Duclos, Laurence Jeanne, Laurent Paez-Rezende

Les collections préhistoriques et gallo-romaines

Collections gallo-romaines du musée de cherbourg

Remerciements

Nous remercions toutes les personnes sans l'aide desquelles ce petit ouvrage n'aurait pu voir le jour : Mme Cécile Binet, conservateur des musées de Cherbourg-Octeville, M. Dominique Cliquet, conservateur à la DRAC Basse-Normandie pour son soutien, son aide et ses avis pertinents, M. Lerouillois pour le partage de ses précieuses informations, MM. Richard Delage et Yves-Marie Adrian pour leur aide dans les déterminations céramiques, Mme Josette Duclos pour ses relectures, Mme Defaye et M. Duchemin, qui veillent au quotidien sur les collections du muséum, Mme Paysant.

Collections gallo-romaines du muséum de cherbourg



Photographies : Carine Déambrosis/Daniel Lebée

Préface

Avec la publication de ce troisième tome, sur les vestiges de la période gallo-romaine découverts en Cotentin, s'achève la première partie de la série des guides Unica du muséum Liais, consacrée aux collections archéologiques. Il complète ainsi la présentation des fonds égyptiens, préhistoriques et protohistoriques qui constituent l'un des éléments essentiels du patrimoine de ce cabinet de curiosités avec ceux dédiés à l'histoire naturelle et à l'ethnographie. Ces derniers seront décrits dans les prochaines livraisons de la collection Unica du muséum.

Ces ouvrages, modestes mais soucieux d'une esthétique certaine, associent rigueur scientifique et souci de s'adresser au plus grand nombre. Ainsi le lecteur néophyte en la matière, comme le visiteur éclairé trouveront dans ces pages un support à la visite des salles, dont la muséographie est en cours de modernisation. A la fois didactiques et pédagogiques, ils n'ont pas la prétention de catalogues raisonnés mais ils donnent un éclairage, à partir de la présentation des principaux objets conservés et présentés, sur une période de l'histoire du Cotentin en général et de la région de Cherbourg en particulier. Une place particulière a été réservée à l'égyptologie, sans rapport premier à notre région, sinon par le lien fondateur entre le port de Cherbourg et la figure napoléonienne.

Comme le soulignent les auteurs de ce tome III (Laurent Paez-Rezende, Laurence Jeanne et Caroline Duclos), le Cotentin, à

l'image des autres régions de la Gaule, a vécu plusieurs siècles à l'ombre des aigles de Rome, pendant la pax romana. Cependant ce développement de la société gallo-romaine, dans la presqu'île comme dans le reste de la Basse Normandie, a, semble-t-il, connu une spécificité certaine. A l'exception de Bayeux, la plupart des centres urbains de l'époque ne sont pas, ou peu devenus de grandes agglomérations : Vieux et non Caen, Alauna et non Cherbourg, le modeste Coriallo...

Cette publication va aussi contribuer à redonner du sens aux objets présentés dans les vitrines du muséum. Leur recontextualisation, au regard des dernières découvertes archéologiques, permettra de se faire une idée plus précise des habitats, de la vie quotidienne, des échanges commerciaux. Coriallo n'était pas simplement ce modeste village de pêcheurs comme il a été souvent décrit. A proximité, des établissements importants comme dans les Mielles et, découverts récemment, dans le Val de Saire ont participé à ce maillage du territoire, dont les traces subsistent encore dans la toponymie mais aussi dans les paysages quelquefois. Il revenait aux archéologues, auteurs de ce tome III et aux équipes de nos musées de nous éclairer en sortant de l'oubli des collections certes modestes mais souvent aux pièces rares et précieuses.

Bernard Cazeneuve, Député Maire de Cherbourg-Octeville



Collections gallo-romaines du muséum de cherbourg

Le département « Archéologie » du muséum Emmanuel Liass de Cherbourg présente, entre autres collections, une série d'objets appartenant à l'histoire gallo-romaine du Cotentin. Ceux-ci attestent que notre région, intégrée à l'Empire romain comme le reste de la Gaule, dès la fin de la Conquête par Jules César, en 52 avant J.-C., n'a pas échappé au phénomène de la « romanisation ». Les vestiges présentés dans ce catalogue, parfois insolites, parfois communs, révèlent l'empreinte d'une culture latine diffusée jusqu'aux confins de cet immense empire.

C'est l'intention première de ce guide que de faire découvrir cette période charnière, de révéler le lieu et l'origine des découvertes gallo-romaines conservées dans ce musée, de faire connaissance avec leurs inventeurs et d'évoquer succinctement les péripéties qu'elles ont traversées. Cette présentation sera enfin l'occasion d'aborder ces vestiges sous un regard nouveau et de proposer de nouvelles interprétations, rendues possibles par les progrès de la recherche archéologique.

légende à rédiger légende à rédiger légende

Un patrimoine archéologique

Les collections gallo-romaines du musée font partie de notre patrimoine archéologique. Ces objets appartiennent à des lieux que nous fréquentons quotidiennement sans prendre sens que des hommes, presque deux millénaires plus tôt, s'y sont forgés une existence, une histoire et y ont laissé leurs empreintes. Digulleville, les *Mielles* de Tourlaville et les ruines d'*Alauna* à Valognes sont les principaux lieux de ces découvertes (renvoi à la carte de localisation des découvertes). Ces trouvailles sont totalement indissociables de l'histoire des trois antiquaires notoires de l'époque, François-Henri Duchevreuil, Augustin Asselin et Charles Duhérissier de Gerville.

En marge de ce mobilier emblématique, quelques objets isolés viennent illustrer la richesse du Cotentin gallo-romain et signalent, à leur manière, un territoire tout entier touché par l'apport de cette « nouvelle culture ». Enfin, d'autres objets ont une origine et un parcours beaucoup plus énigmatiques. Si leur valeur scientifique s'en trouve légèrement dévaluée, leur existence conserve néanmoins un grand intérêt artistique.

Tous ces éléments ne sont pas parvenus au musée sans histoire et sans encombre. Loin de connaître un repos bien mérité, dans les murs de leur destination finale, leur sauvegarde fut liée à la vie mouvementée de ce lieu, qui ne bénéficia pas toujours d'un contexte propice à assurer la pérennité et l'intégrité des collections. Ainsi, depuis 1831, date de la création du musée, plusieurs disparitions d'objets sont à signaler.

Aujourd'hui, pas un seul de ces lots n'est complet. Certes, ils ne l'étaient pas non plus à l'origine, puisque dès leur découverte dans le premier tiers du XIX^e siècle, ils se sont trouvés dispersés dans les cabinets de curiosités, avant même que ce musée n'existe. Il ne sera, en effet, créé qu'en 1831, et c'est Augustin Asselin qui semble en être l'un des grands artisans. Cet ancien Maire de Cherbourg insista, avec d'autres confrères de la Société Royale Académique, pour que sa ville natale acquière ce qui restait de l'une des plus belles collections de l'époque. Elle avait été constituée par l'un des plus célèbres de ses pairs, décédé un an plus tôt, le dénommé Duchevreuil. Ce descendant d'une noble famille, devenu archéologue et surtout collectionneur d'antiquités, détenait notamment les objets trouvés en 1823 à Digulleville. Ils seront les premiers à entrer au musée. Augustin Asselin apportera par la suite sa contribution en ayant décidé de léguer à sa mort sa collection archéologique à la ville de Cherbourg. C'est ainsi qu'en 1845, les objets gallo-romains qu'il

Ci-contre :

1 - portrait
d'Augustin Asselin

2 - Portrait
de Charles Duhérissier
de Gerville



La recherche sur le Cotentin antique au temps des Antiquaires

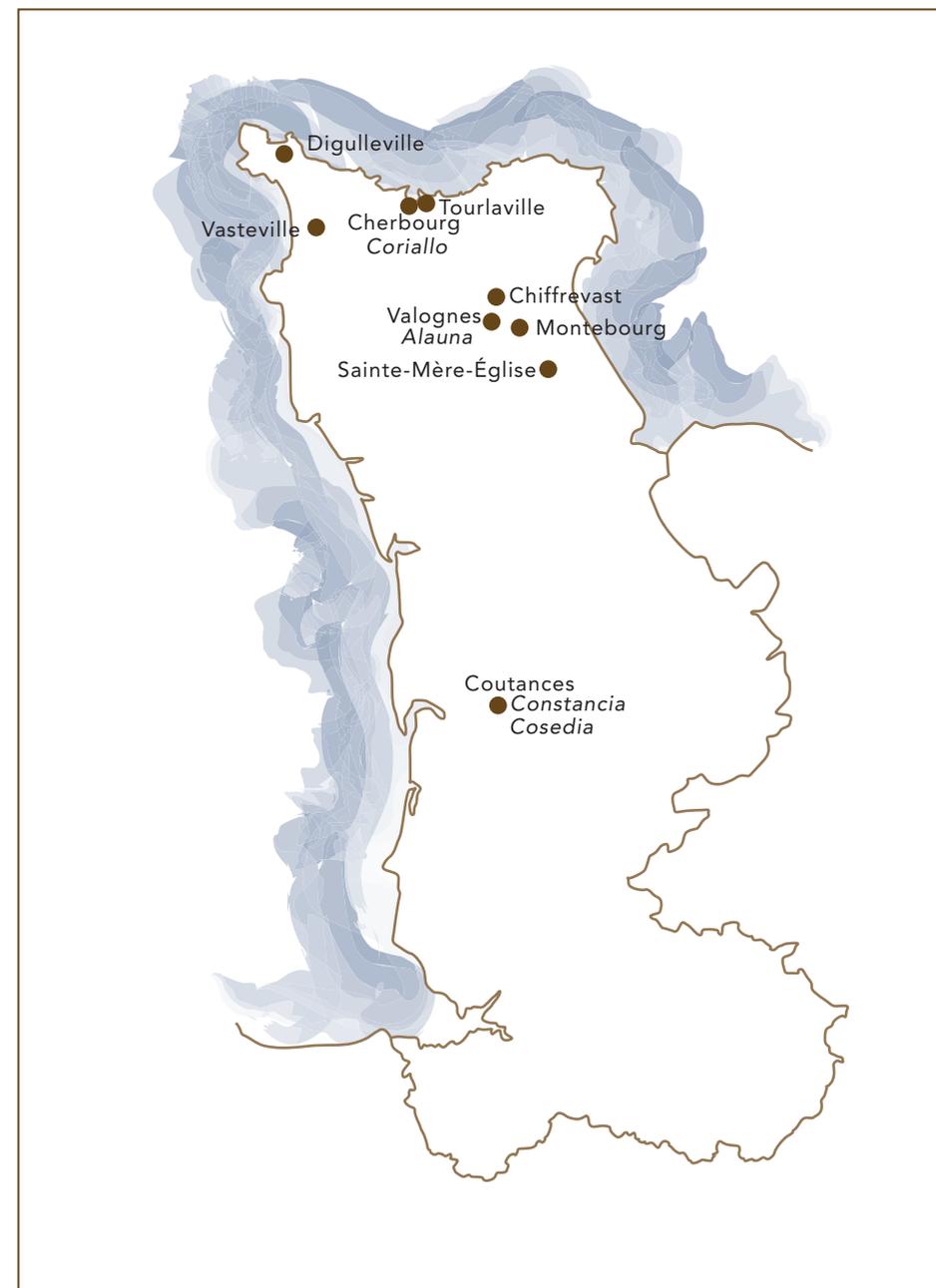
avait récupérés entre 1828 et 1831 lors des travaux dans les *Mielles* de Tourlaville, viendront étoffer les vitrines. La dernière acquisition importante concernera une partie des objets détenus par Charles de Gerville, notamment ceux en provenance du site d'*Alauna* et vendus par son exécuteur testamentaire, Félix Feuardent (source R. Lerouvillois, 2005). Ainsi, en 1853, les principales collections archéologiques gallo-romaines, avaient-elles pris place dans quelques salles et les greniers de l'Hôtel de ville de Cherbourg où siégeait le musée depuis son ouverture. Ce n'est qu'en 1905 qu'il prit ses quartiers dans la maison léguée par Emmanuel Liais.

Il est assez difficile de se faire une idée exacte de la façon dont les antiquaires du XIX^e siècle percevaient le Cotentin gallo-romain. Notre vision de l'histoire est aujourd'hui nécessairement différente puisque nous bénéficions de connaissances supplémentaires. Mais finalement, à y regarder de plus près, les enjeux et les questionnements n'ont pas tant évolué que cela.

Il y a 150 ans, les érudits se présentaient à la tribune de la Société des Antiquaires de Normandie, pour exposer le fruit de leurs recherches. Déjà les principales villes antiques de la région, *Alauna* (Valognes), *Coriallo* (Cherbourg), *Crouciatonum* (?), *Cosedia* (Coutances) tenaient le haut de l'affiche dans les prospections, les informations et les débats. La localisation de *Coriallo* opposait Augustin Asselin et Charles de Gerville. Le premier la voyait sous la vieille ville de Cherbourg, tandis que l'autre la suspectait quelque part entre les *Mielles* de Tourlaville et la Montagne du Roule. Son emplacement exact n'est toujours pas attesté.

La renommée d'*Alauna* se contentait de son théâtre et de son balnéaire, dont les élévations ruinées alimentaient à dessein le courant romantique. Elle servait aussi de « caverne d'Ali Baba » pour les cabinets de curiosités des antiquaires. Cependant, ni l'évidence de ses ruines, ni la collecte régulière d'objets dans son sous-sol n'auront servi à caractériser la nature exacte de cette agglomération. La question n'est pas davantage tranchée aujourd'hui.

Et Charles de Gerville, encore lui, battait la campagne ou la faisait battre par quelques informateurs, pour servir ses recherches sur la cartographie des villes et des voies romaines. C'est de cette façon qu'il mena l'enquête, autour de Carentan, sur la mystérieuse cité de *Crouciatonum*. Il crut la reconnaître du côté de Saint-Côme-du-Mont,



sans en apporter plus de preuve que des éparpillements de tuiles romaines dans quelques champs. Cela suffit-il à en faire une ville ? Il est probable que non, mais la démarche eut le mérite d'exister à grande échelle sur le territoire des *Unelles* ; se multipliaient alors les hypothèses de villes, villages, bourgades ou *villae*, autant de centres de peuplement reliés par un épais tissu de voies. De ses prospections, il accumulera de nombreuses observations, et sera l'auteur de plusieurs publications, porteuses d'une foule d'informations d'inégales valeurs. Quelque soit le jugement que l'on porte sur l'homme et ses idées, on se doit de reconnaître qu'il est un précurseur, l'artisan d'une forme d'archéologie gallo-romaine, sur laquelle nombre de recherches en cours s'appuient encore.

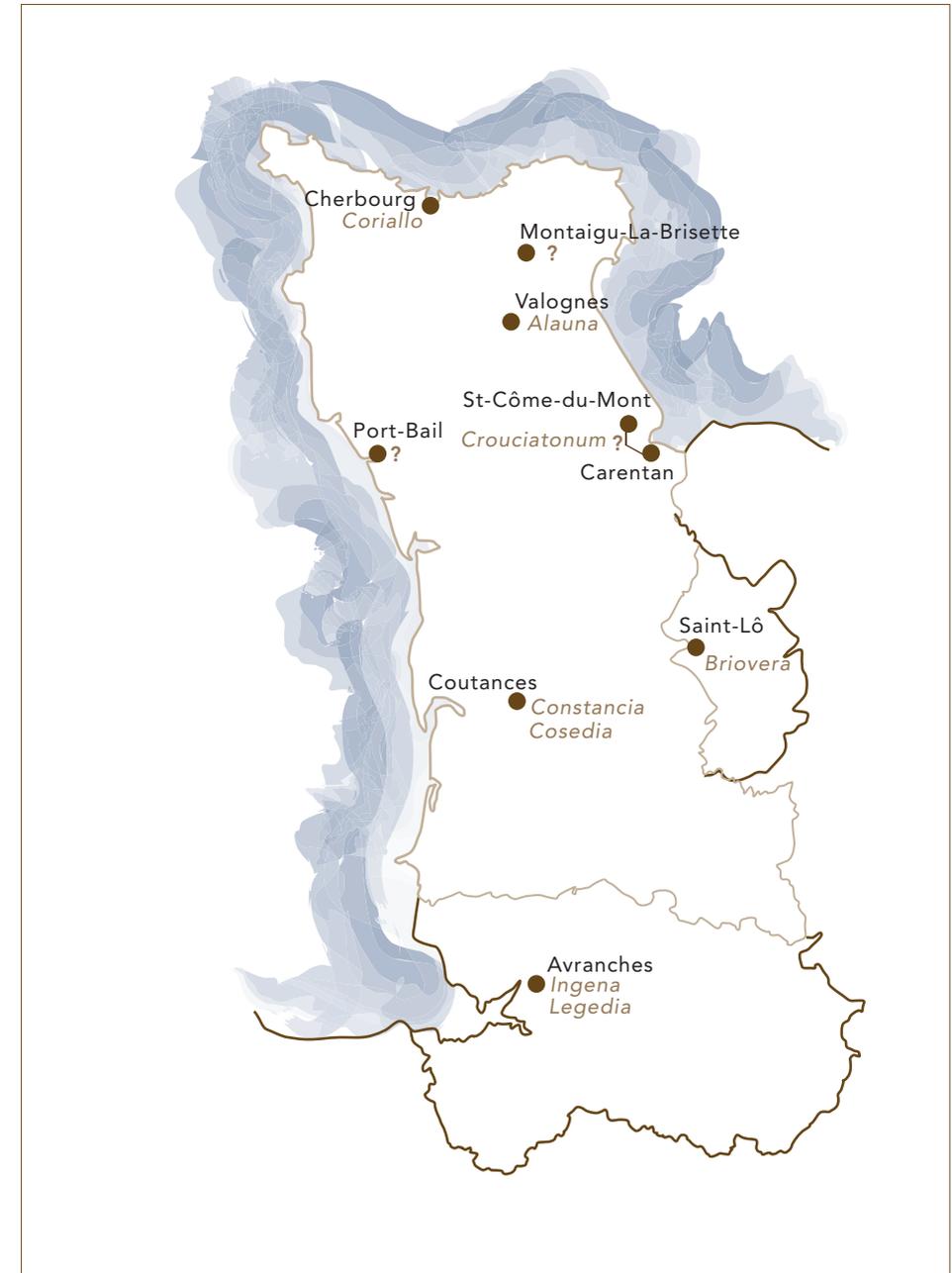
Pour la période du Haut-Empire (27 av. J.-C. ~ 250 apr. J.-C.), toutes les contributions de ces érudits nous laissent l'image d'un Cotentin où les habitats gallo-romains abondent, une région parcourue par un réseau de voies qui ne délaisserait aucun recoin de territoire, aussi reculé soit-il (renvoi à la carte des *Unelles*). Déjà, la question de la capitale de Cité des *Unelles* fait débat. Les hésitations portent entre Valognes et Coutances, mais aussi *Crouciatonum* dont l'emplacement navigue entre Carentan et Saint-Côme-du-Mont selon les auteurs. De cette époque où l'archéologie balbutie, il nous parvient le reflet d'une région qui semble pleinement épanouie dans le monde romain qu'elle a intégré de force, comme le reste de la Gaule

Après 250 de notre ère et jusqu'aux premiers mérovingiens, les érudits restent relativement muets sur une période encore aujourd'hui très peu illustrée par la découverte de vestiges : le Bas-Empire (vers 250 apr. J.-C. ~ 476 apr. J.-C.).

La collection
des « Mielles »
de Cherbourg-
Tourlaville

L'histoire des recherches

Le lieu de découverte de ce mobilier archéologique, collecté au XIX^{ème} siècle, n'a pas été précisément localisé. L'origine en remonte à la vente du cordon dunaire et à son aménagement, dès 1828, pour la culture maraîchère. En terrassant la dune pour retrouver l'ancienne terre végétale, et en creusant les fossés de délimitation des parcelles, les ouvriers ont exhumé des vestiges gallo-romains. Avertis de ces découvertes, plusieurs érudit-collectionneurs, parmi lesquels François Henri Duchevreuil, Augustin Asselin ou bien





Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

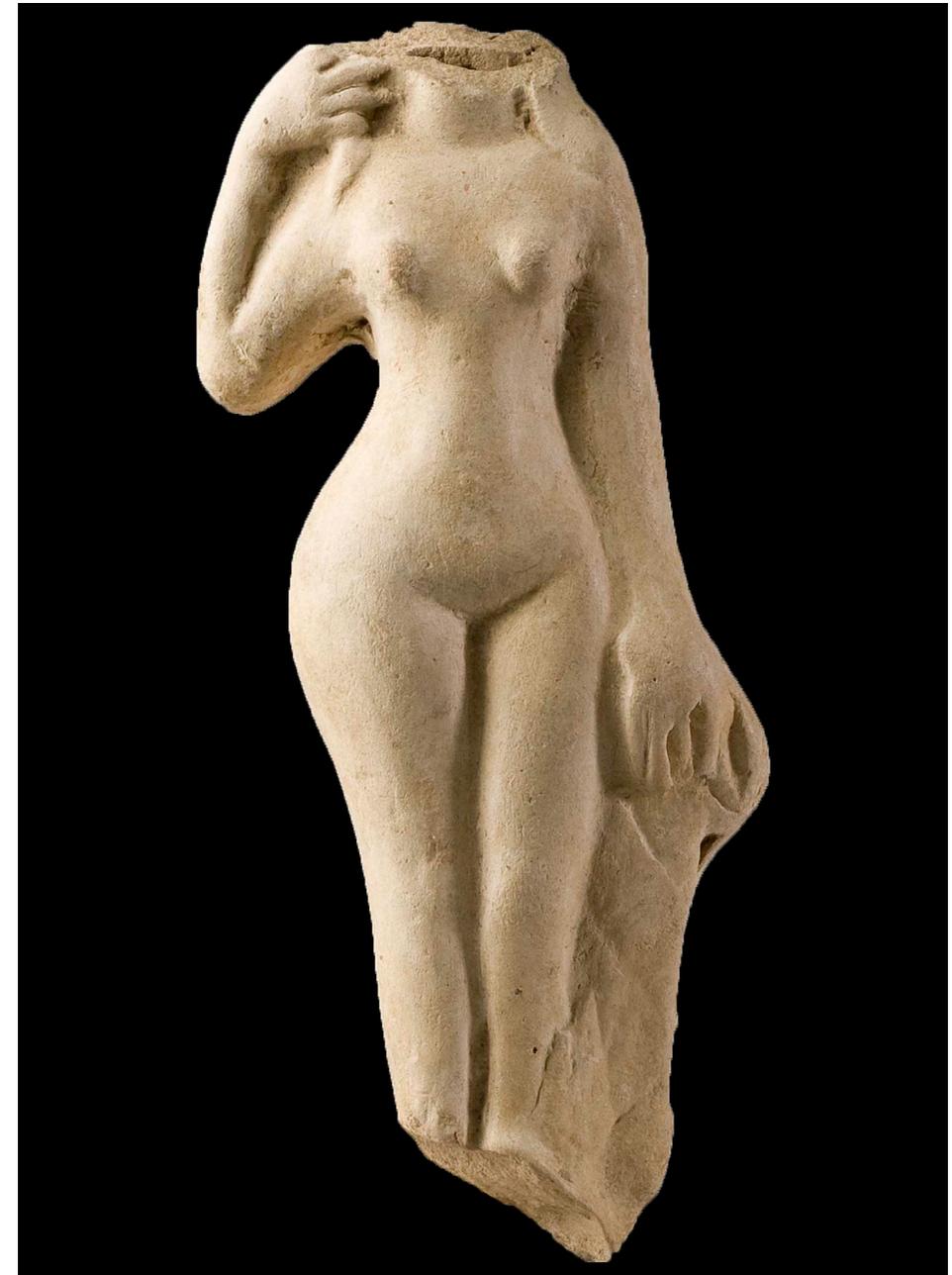
Ci-contre : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

encore Charles de Gerville, se déplacent sur les lieux pour conduire des fouilles et acheter aux ouvriers des objets archéologiques susceptibles d'étoffer leurs cabinets de curiosités. Augustin Asselin est probablement le premier à se rendre sur les lieux et surtout à communiquer sur ces découvertes, et ce, dès 1829, lors d'une séance de la très célèbre Société des Antiquaires de Normandie. En 1830, Charles de Gerville contestera le rapport d'Augustin Asselin dans un article qui paraîtra dans les mémoires de cette même Société. Les désaccords entre les deux hommes portent essentiellement sur les dimensions des structures mises au jour et les quantités d'objets collectés. Jouissant sans doute d'une plus grande réputation en matière d'antiquité et d'archéologie, notamment en tant que membre-fondateur de cette institution, Charles de Gerville emportera l'adhésion de ses homologues. Augustin Asselin tentera bien de rétablir sa « vérité des faits » par l'édition d'un article en 1832. Mais cette publication, trop tardive et surtout non frappée du sceau de l'illustre association d'érudits, restera peu diffusée.

Il y a fort à parier, qu'en fond de cette bataille d'experts, se joue un règlement de compte qui touche au partage du mobilier archéologique et à la frénésie de détenir le plus beau cabinet de curiosités de la région. En ce qui concerne *les Mielles*, Charles de Gerville accuse un retard manifeste sur Augustin Asselin qui, en notable cherbourgeois, devait être plus rapidement informé de l'avancée des découvertes que son « confrère » résidant à Valognes. Il a pu avoir le temps de s'approprier les plus belles pièces du site, ne laissant à Charles de Gerville que les miettes de son « marché ». Aussi, sommes nous fondés à croire que du point de vue de Charles de Gerville, il fallait qu'un tel affront soit payé de retour. A-t-il eu une partie de sa « revanche » en supplantant son homologue devant les autres érudits ?

Cette controverse ne profite pas vraiment à l'identification précise des vestiges des *Mielles*. Ni l'un, ni l'autre, ne semble d'ailleurs avoir dressé le plan des ruines. Les indications géographiques restent très vagues et renvoient uniquement aux noms des propriétaires des parcelles. Cette imprécision nous prive de données cruciales qui auraient pu faciliter la localisation des vestiges et leur détermination.

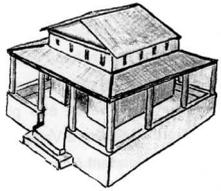
Toutefois, les inventaires publiés témoignent de l'existence de plusieurs constructions maçonnées, certaines quadrangulaires, d'autres circulaires, que l'un et l'autre se contestent. Aujourd'hui,



il semble évident que, visitant le site épisodiquement et probablement pas aux mêmes périodes, les deux antiquaires n'ont peut-être pas observé les mêmes vestiges. Ce constat pourrait notamment expliquer autant de méprises et de divergences entre les deux protagonistes. La compréhension du site passe donc par une lecture complémentaire de leurs écrits. De surcroît, Charles de Gerville fournit plus de détails sur les constructions et les niveaux archéologiques (amas de tuiles, couche de cendres et de charbons, présence ou non de mortier dans la construction des murs,...) tandis qu'Augustin Asselin porte davantage ses observations et ses remarques vers le mobilier découvert par les ouvriers. Grâce à ce dernier, nous savons qu'en supplément du mobilier conservé au musée, figuraient de la céramique commune, de nombreuses monnaies, un casque ou encore des outils en fer.

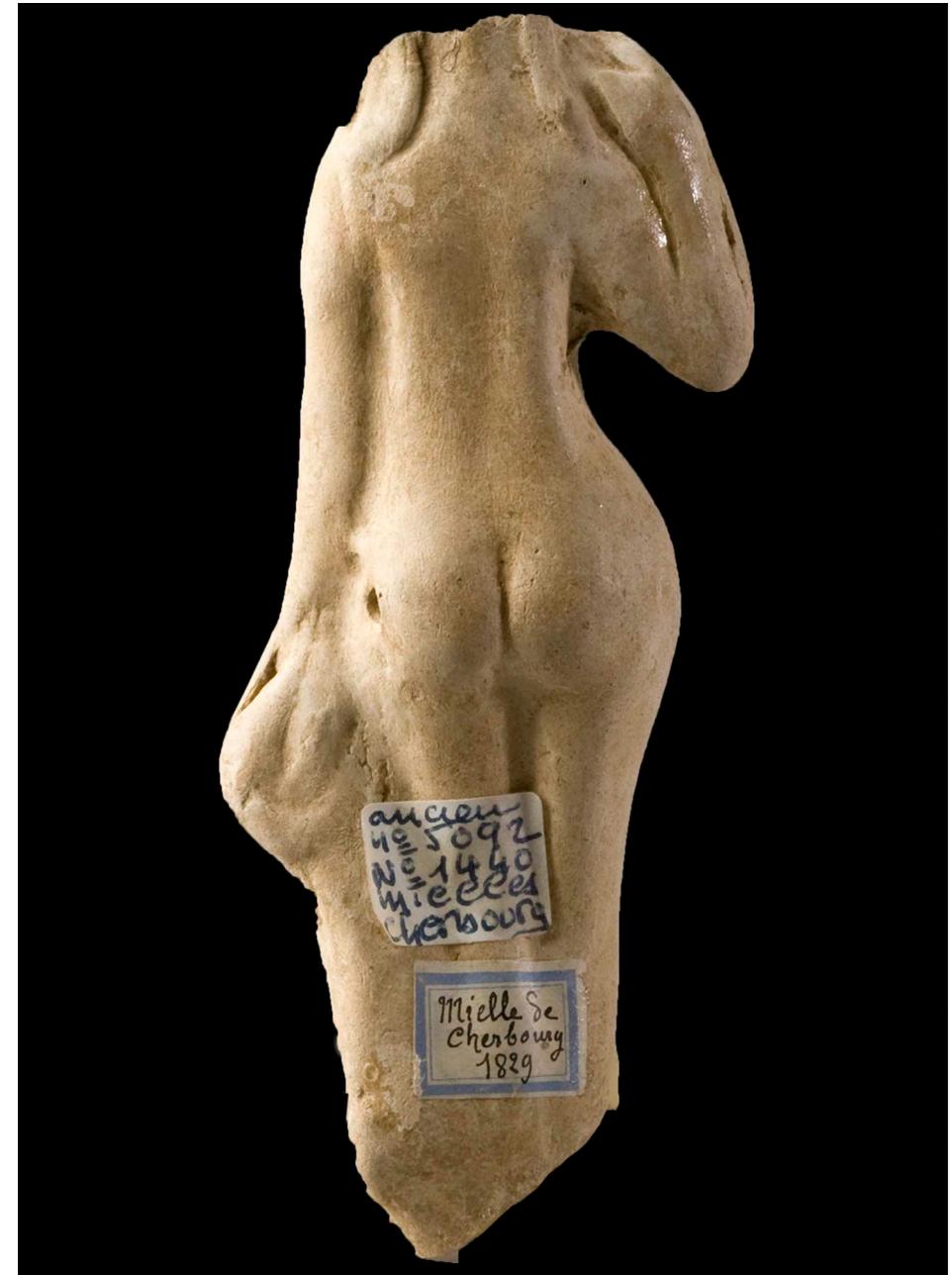
Après l'épisode des deux antiquaires, le site des *Mielles* retombe dans l'oubli. Il faudra attendre la deuxième moitié du XX^e siècle pour l'évoquer à nouveau à travers la thèse de Claude Bouhier qui entreprend « *L'inventaire des découvertes archéologiques du département de la Manche* ». En enregistrant les découvertes des *Mielles*, Claude Bouhier semble convaincu que le site s'apparente à un sanctuaire. Il fonde son hypothèse d'une part sur la présence importante de statuettes de divinités en terre blanche, qui relèvent du domaine religieux ; et d'autre part, sur une phrase d'Augustin Asselin qui évoque « les fondements d'une maison carrée ». Claude Bouhier croit reconnaître dans cette description, le plan carré typique du temple gallo-romain que l'on nomme aussi *fanum*, construction qui traditionnellement prend la forme de deux carrés emboîtés. La notion de sanctuaire est entérinée, en 1989, par la publication de la Carte Archéologique de la Gaule, où l'appellation « *fanum* » n'est même plus soumise à la réserve de l'hypothèse. En l'état actuel des connaissances, rien n'atteste que nous soyons bien en présence d'un sanctuaire, même si la découverte de plusieurs figurines en terre cuite blanche renvoie à des offrandes ou des *ex-voto*.

En 2006, un diagnostic a été réalisé par l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives (INRAP), sur un terrain limitrophe des parcelles supposées contenir les vestiges de 1829. L'opération n'a pas obtenu les résultats escomptés, puisqu'aucune trace de vestige gallo-romain n'a été observée dans l'emprise sondée.



Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger



Présentation des objets archéologiques

Cette collection figure parmi les plus variées et les plus conséquentes du musée. Elle rassemble un important lot de figurines en terre blanche, rarement découvertes en si grand nombre dans la région. Cet ensemble, à vocation cultuelle, est constitué d'au moins vingt-deux sujets fragmentaires représentant des Vénus, des Déesses-mères, un enfant souriant, un cavalier et des chevaux. La vie domestique y est représentée par les poteries, dont une trentaine de fragments en terre sigillée et quatre vases miniatures en céramique commune. Quelques objets, et pas des moins volumineux, évoquent diverses activités : le tissage avec les pesons en terre cuite, la mouture des grains avec les meules en pierre et le broyage avec un mortier en grès. Cette collection intègre également plusieurs objets (une statuette, un pendentif, une marmite et des éléments d'architecture) dont l'attribution au site des *Mielles* est incertaine.

Les figurines en terre blanche

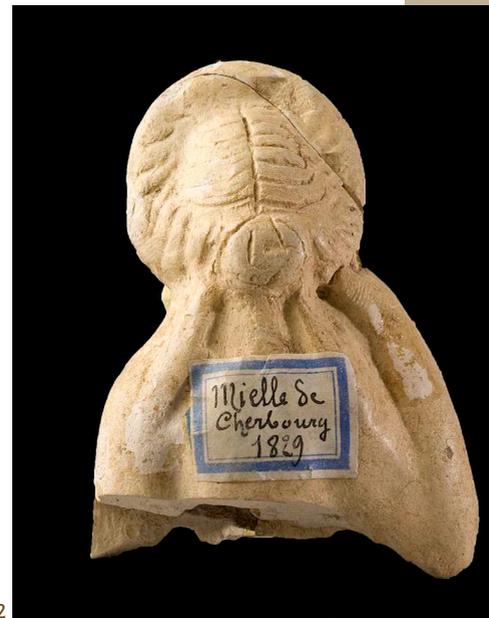
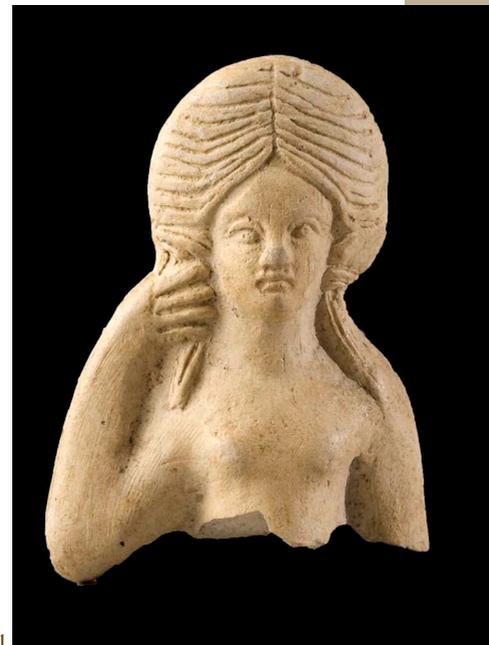
Ces sujets en terre cuite, très répandus en Gaule romaine, servent d'*ex-voto* ou d'offrandes religieuses. Ils sont fréquents dans les sanctuaires ou en contexte funéraire mais aussi sur les lieux d'habitats, où on les dépose dans des laraires. Les principaux ateliers de production connus sont localisés dans le Centre-Est de la France (département de l'Allier), mais d'autres officines ont récemment été découvertes en Ile-de-France et en Bretagne. La période de plus grande production couvre le milieu du I^{er} siècle de notre ère, tout le II^e siècle et le début du III^e siècle.

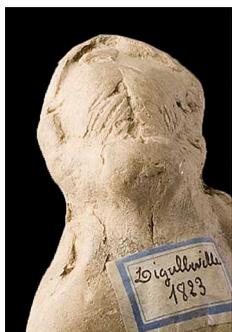
La fabrication de ces objets s'opère à partir de deux moules, dans lesquels le coropathe applique une mince couche d'argile. Après un léger séchage, les deux plaques en relief appelées valves sont démoulées et soudées à la barbotine. Pour les personnages, la soudure est visible sur les flancs ; pour les animaux, elle se distingue au milieu de la tête et du dos. La figurine ainsi obtenue est mise à sécher plusieurs jours avant d'être cuite. Pour gagner en productivité ou remplacer un moule cassé, les fabricants ont aussi utilisé leurs propres figurines comme moule en relief : on parle alors de surmoulage. Cette technique s'est étendue à bien d'autres ateliers qui ont copié des statuettes produites ailleurs ; nous pouvons parler dans ce contexte de véritables contrefaçons. En illustration, signalons que deux têtes de Vénus provenant des *Mielles* possèdent exactement les mêmes traits et les mêmes défauts aux mêmes endroits ;



Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre :
1 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger
2 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger





Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre :
1 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger
2 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende

toutefois, l'une d'elles est plus grossière et le visage moins affiné. Assurément, il s'agit là d'un original et de son surmoulage. L'imagerie de ce type de production est extrêmement variée, mais les plus fréquentes correspondent très exactement aux sujets découverts à Tourlaville.

Les Vénus

La plupart des figurines féminines exhumées à Tourlaville sont des Vénus, divinités assimilées à l'Aphrodite grecque, symbole de l'amour et de la beauté. Ici, ce sont plus exactement des Vénus anadyomènes, adjectif d'origine grecque signifiant « qui sort de l'eau ». D'une hauteur moyenne de 14 cm, elles se présentent sous la forme d'une déesse debout, tenant une mèche de cheveux avec sa main droite, tandis que sa main gauche repose sur la draperie. Cette dernière est plaquée contre la jambe gauche de la divinité et descend jusqu'aux pieds. Elle comporte très souvent des décors symbolisant les nœuds ou les plis du tissu. Cette représentation de la Déesse est la plus répandue en Gaule romaine durant le Haut-Empire. Le site en a livré une douzaine d'exemplaires différents, dont un seul est complet.

L'analyse des autres fragments montre que ces Vénus au bain connaissent une production variée. Si l'allure générale (silhouette et visage) reste très souvent identique, les principales différences se situent notamment dans le soin des coiffures. Souvent disposées en haut diadème sur le sommet du crâne, elles peuvent être simplement tirées ou en bandeau, soit plus sophistiquées en touffes resserrées (renvoi cliché 6). La même diversité se remarque sur le décor des draperies puisque les six exemplaires proposent une ornementation différente.

Les Déesse-mères

Ces divinités sont utilisées pour les rites touchant à la fécondité en général. Dans le cadre domestique, on peut supposer qu'elles soient liées à celle de la femme ou du couple qui en fait offrande. L'un des deux exemplaires recensés sur les *Mielles* est demeuré intact. Cette figurine représente la déesse assise dans un fauteuil à haut dossier en osier tressé qui lui enserre complètement le corps. Il repose sur un socle de forme absidiale. Elle est vêtue d'une longue robe dont les plis sont figurés par des incisions en V emboîtés. Par-dessus, un vêtement à quatre plis et encolure en V couvre les épaules. Elle tient dans ses bras un enfant emmaillotté qu'elle allaite au sein droit. La tête du nourrisson est assez bien dessinée, on distingue la cavité





légende à rédiger légende à rédiger légende



légende à rédiger légende à rédiger légende



Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre :
1 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger
2 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger légende
3 - rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger légende
4 - à rédiger légende
à rédiger légende

oculaire, le nez et les commissures des lèvres.
Dans le détail des traits de la déesse, on remarquera que le visage est assez semblable à celui des Vénus. La coiffure est en revanche différente car ondulée et surmontée d'un chignon au-dessus de la tête. A l'arrière, la coiffure est rassemblée en diadème et surmontée de nattes triangulaires. Un deuxième exemplaire de Déesse-mère est représenté par une tête témoignant des mêmes caractéristiques stylistiques.

L'enfant souriant ou Risus

Voici le célèbre et emblématique « enfant souriant » dont le dessin figure dans la publication d'Augustin Asselin de 1832 et autrement nommé « risus ». On suppose que ce type de figurine était utilisé pour s'attacher la protection divine dans le cadre d'une naissance ou remercier les dieux après un accouchement réussi. Il est également possible qu'il s'agisse d'une représentation de Bacchus enfant, Dieu du vin, de la fête et des excès, dont la signification dans le contexte domestique n'est pas assurée.

Assez répandu en Gaule, l'enfant au large sourire est souvent représenté avec le crâne chauve. Son visage est joufflu, ses yeux sont grands, ses lèvres sont pulpeuses et cernées par les sillons des rides.

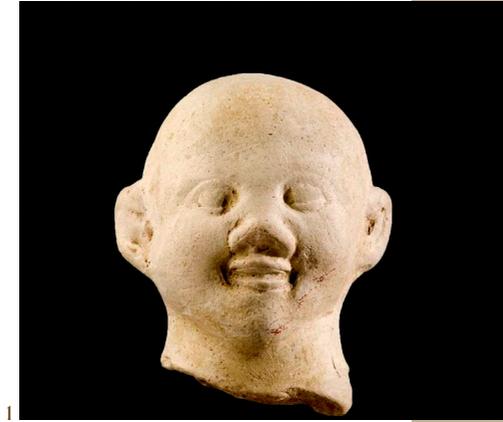
Le cavalier et les chevaux

Augustin Asselin pensait que ces figurines étaient en relation avec un culte à Neptune, dieu de la mer et protecteur des chevaux. Toutefois, le caractère fragmentaire des sujets ne permet pas de reconnaître leur fonction exacte.

Le seul cavalier de la collection est assis à cru. Dans le dos, la tunique est constituée de plis verticaux et d'un ourlet plaqué sur le bas des reins.

Les deux autres fragments de figurines sont des chevaux à l'allure fière. Les crinières sont soigneusement apprêtées et l'un des deux est bridé. Ces éléments indiquent peut-être des chevaux d'apparat ou de cavalerie.

Toutes ces figurines ont été produites durant le Haut-Empire. Grâce aux variétés stylistiques et aux différents détails qui viennent d'être abordés, il est possible de les situer entre la seconde moitié du I^{er} siècle après J.-C. et le début du III^e siècle.



Les poteries

Lors de la fouille de sites gallo-romains, les objets en céramique font partie des mobiliers les plus fréquemment exhumés. Et si les statuettes en terre blanche de *Mielles* en sont un premier reflet, les vases domestiques qui ont été collectés l'illustrent parfaitement. A ce sujet, les deux antiquaires, dans leur affrontement, s'accordent d'une certaine manière. En effet, tous deux en mentionnent systématiquement dans leur descriptif, mais sans en donner le chiffre exact. Il est évident qu'ils ne sont pas intervenus sur le site pour collecter de façon exhaustive l'intégralité du mobilier. Ils s'intéressaient pour l'essentiel à la céramique sigillée, attirés par son esthétisme, et laissaient sur place la céramique commune, trop peu attractive pour un cabinet de curiosités.

Les sigillées

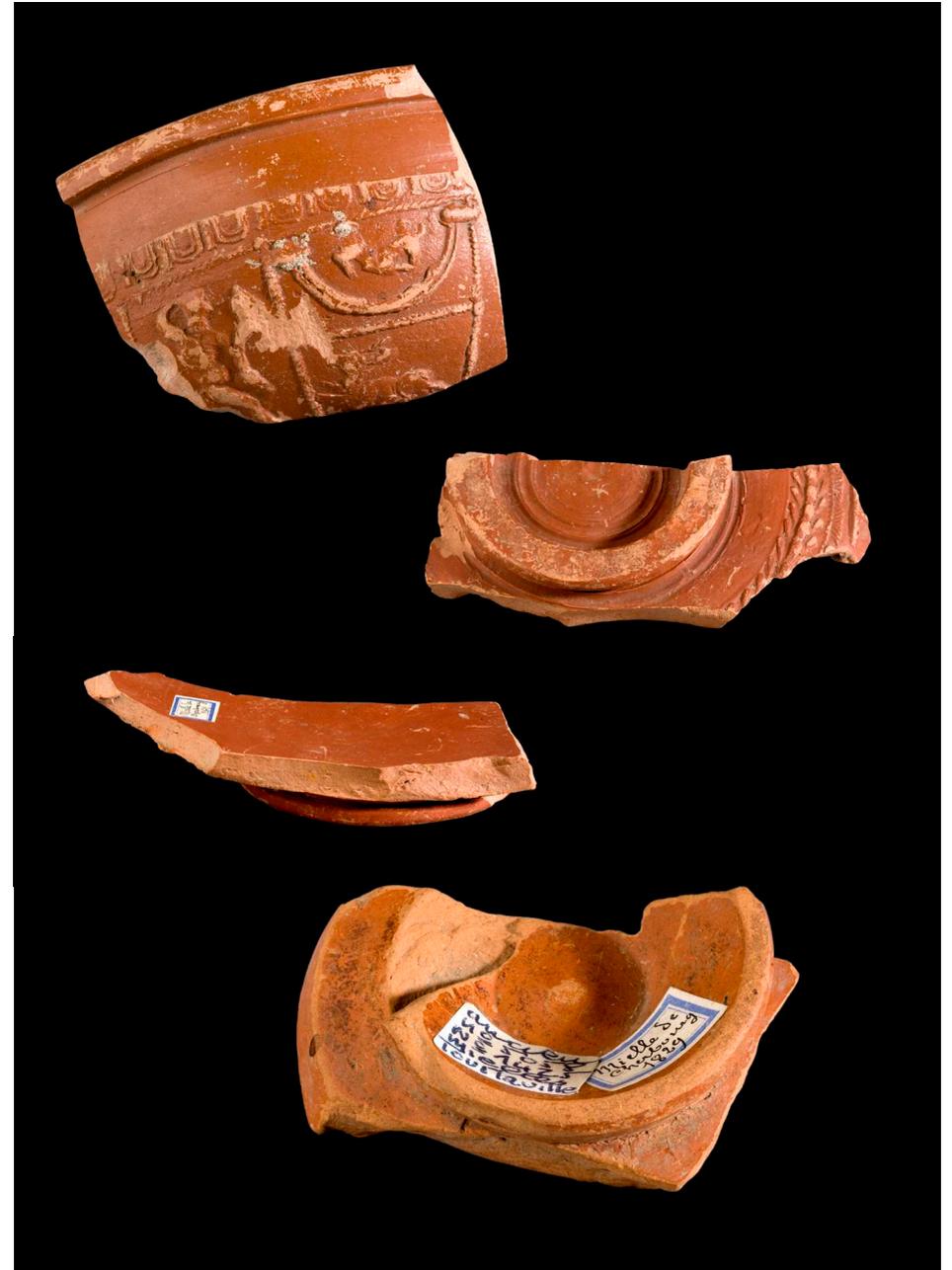
Ce sont ces poteries moulées, lisses ou décorées de couleur rouge à l'aspect verni, autrefois appelées poteries samiennes ou arétines, qui mettent en œuvre une technique bien particulière. Elle consiste à revêtir les vases, après séchage, d'une barbotine d'argile riche en fer et à les faire cuire dans des fours, où ils sont protégés des flammes et des fumées par un système de conduites en terre cuite. Par rayonnement depuis ces tubulures, la chaleur est diffusée dans la chambre de cuisson où sont entassés les vases. L'atmosphère riche en oxygène contribue à l'oxydation des particules de fer qui donne cette couleur rouge vif. Les températures élevées (près de 1000° C) assurent la vitrification de la surface qui donne cet aspect verni. Après la Conquête, ce sont moins les vases que la technique qui sera importée d'Italie. Ainsi, vers le début du I^{er} siècle après J.-C., les premiers grands ateliers gallo-romains sont établis dans le Sud et le Centre de la Gaule. Parmi les plus connus, citons le village potier de La Graufesenque (Millau – Aveyron) et celui de Lezoux (Auvergne – Puy-de-Dôme) qui comptent parmi les plus prolifiques. Associés à d'autres officines voisines, ces deux groupes illustrent sans doute le mieux la vitalité et l'exubérance des potiers de l'époque. Avec le relais vers le milieu du II^e siècle des ateliers de l'Est de la Gaule, de l'Argonne notamment (pour l'essentiel la Marne, les Ardennes et la Meuse), la céramique sigillée accompagnera de sa grande variété toute l'Antiquité romaine jusque dans le courant du Ve siècle. En dehors de ces trois grandes régions productrices, quelques ateliers plus confidentiels existent, mais aucun n'est attesté, ni même sus-



Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende

Ci-contre et page 29 :
légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger





pecté, pour le Cotentin ou la Basse-Normandie. Pour toutes ces vaisselles, qui révèlent un commerce dynamique à plus ou moins longues distances, les spécialistes parlent de céramiques d'importation.

La grande majorité de ces vases était utilisée pour le service de la table, avec notamment les plats, les coupes, les coupelles et les bols. Le bol est justement la forme la plus courante produite par les ateliers. D'ailleurs, sur le site des *Mielles*, on en dénombre vingt-quatre sur les trente vases recensés. C'est un vase polyvalent qui permet tout autant de préparer les aliments, que de les stocker, les conserver, les servir et les consommer. Dans cette catégorie, coexistent plusieurs formes : certains sont hémisphériques (Drag.37), d'autres cylindriques (Drag.30) ou carénés (Hermet 28) et assez proches des coupes ou des coupelles. Ces dernières sont plutôt utilisées pour la présentation des aliments. Comme les bols, il en existe une grande variété de formes. Les fragments d'une grande coupe (Drag.31) et trois exemplaires de coupelles (Walters 80, Drag.33, Drag.35) figurent d'ailleurs dans cette collection et témoignent de cette diversité. Pour finir avec le service de la table, signalons la présence d'un gobelet (Déchelette 72), élément plus rare dans les lots céramiques.

Seuls les mortiers et quelques grands bols devaient servir en cuisine. Les mortiers sont les figures emblématiques de la vaisselle gallo-romaine ; ils n'existent pas en Gaule avant la Conquête. Ils sont rapidement devenus indispensables à la cuisine où ils servent à écraser et à malaxer les différents ingrédients entrant dans la composition des sauces et des bouillies. Là encore, il en existe différents types, mais le plus courant reste celui pourvu d'un mufle de lion (Drag.45) faisant office de bec verseur comme sur l'exemplaire des *Mielles*.

Dans cette collection, aucun vase n'est complet. Toutefois, la richesse des formes et des décors de ce type de production est extrêmement précieuse pour cerner les approvisionnements locaux. Ces importations sont également indispensables pour définir les grandes étapes de la chronologie du site des *Mielles*. Ainsi, leur examen permet de proposer l'évolution suivante :

- Les premières traces d'occupation dateraient du milieu ou de la seconde moitié du I^{er} siècle après J.-C. En témoignent un bol Hermet 28 et une coupelle à décors de feuilles d'eau (Drag.35). Aucun élément issu de séries plus précoces produites par les ateliers du sud de la Gaule (La Graufesenque ou Montans) ne semble présent dans ce lot.

Ci-contre :
légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger





Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre :
légende
à rédiger légende
à rédiger légende

- Une continuité est attestée pour tout le II^e siècle avec des rejets semblent-ils permanents sans être conséquents. Ils sont toutefois caractéristiques de cette période comme le bol cylindrique (Drag.30) ou encore le bol à médaillons (Drag.37), sans oublier de précieuses estampilles de potiers, comme *Namiliani* (Drag.31) mentionné dans la liste des artisans ayant officié à Lezoux durant le II^e siècle.

- Une très forte proportion de vases montre que le site est toujours en activité entre la fin du II^e siècle et le milieu du III^e siècle : tel le mufle de lion issu d'un mortier, une coupelle lisse (Walters 80) ou encore certains registres de décors « humanisés ».

La période d'installation du site pourrait être remise en cause. En effet, les terrassements de l'époque n'ont peut-être pas atteint les niveaux les plus anciens. Reste que nous avons une première fourchette de datation qui apparaît classique au regard des autres sites étudiés dans le nord de la Gaule. Nous pouvons, sans trop de réserves, exclure également un prolongement de l'occupation du site au-delà du milieu du III^e siècle, car aucune production typique du Bas-Empire (milieu III^e siècle à fin du Ve siècle) n'a été découverte.

Les miniatures

Bien que souvent mentionnée par les antiquaires, la céramique commune n'est pas arrivée jusqu'au musée. Seules quatre miniatures très rares, complètent le lot des poteries gallo-romaines.

On reconnaît ici le fragment de cruche à haut col décrit dans la première publication d'Asselin . Elle côtoie une autre petite cruche quasiment complète en pâte orangée et une coupelle en pâte grise fumigée lustrée, toutes deux inspirées des modèles domestiques. Enfin, la fiole qui complète ce lot n'est peut-être pas gallo-romaine, puisqu'elle se rapproche des exemplaires utilisés par la pharmacopée médiévale.

La verrerie

Les deux seules verreries gallo-romaines du musée sont ces exemplaires de bouteilles carrées. Elles correspondent à des productions relativement courantes en Gaule romaine. Ces récipients étaient très certainement destinés au stockage et au transport des liquides utilisés pour la toilette et les soins du corps.

Les objets en verre sont beaucoup plus rares que la vaisselle en céramique sur les sites d'habitat. En revanche, ils sont très fréquents dans les offrandes des nécropoles. C'est d'ailleurs dans ce contexte



que les objets les plus complets ont été découverts et ont ainsi permis de dresser des études de référence (typologie et chronologie).

Le verre apparaîtrait au troisième millénaire avant notre ère, dans le bassin mésopotamien (Irak) et peut-être dans le Caucase (sud de la Russie et nord de la Géorgie) et ne servirait à l'origine qu'à la fabrication de perles. C'est seulement vers 1500 avant notre ère que sont attestés les premiers récipients en Mésopotamie et en Egypte.

Les artisans verriers gallo-romains ne conçoivent pas leur matière première. Ils fabriquent uniquement des produits finis (récipients, objets de parure et verre à vitre) à partir de la refonte de blocs ou de paillettes de verre brut importés. Ces derniers sont élaborés dans des ateliers du Proche-Orient, région où l'on trouve le sable à verre et le natron indispensables à leur fabrication. Ils sont ensuite expédiés par bateaux vers les ports de la Méditerranée occidentale où ils intègrent les circuits commerciaux qui les diffusent jusqu'aux ateliers de verriers.

Quelques témoins d'activités et d'architecture

Trois catégories d'objets nous permettent de mieux cerner les activités pratiquées sur le site. Ainsi, pesons, meules et mortiers présentent des traces d'usure qui illustrent une utilisation intense.

Les pesons

Ces poids en argile sont caractéristiques des périodes historiques anciennes. Ils servaient généralement à tendre les fils verticaux d'armatures des étoffes sur les métiers à tisser. Mais ici, leur format, leur poids et la taille des orifices de suspension sont au-dessus de la norme et posent question. Furent-ils réservés à un tissage ou un tresage particulier tel que la fabrication de cordages, voilures, ou filets de pêche ? Ou bien, comme le pensait Augustin Asselin, étaient-ils utilisés pour ancrer les filets de pêche sur le bord de côte ?

Vous pouvez en découvrir huit, dans un état de conservation remarquable, qui autorise un grand nombre d'observations d'ordre technologique. Prismatiques ou circulaires, ils font tous autour de 2 kilos, pour une hauteur comprise entre 15 et 20 cm, ce qui les classe parmi les grands exemplaires. Fait rare, trois d'entre eux possèdent des marques qui pourraient s'apparenter à des « signatures » de fabricants ou de propriétaires.

Les meules

Les huit meules des *Mielles* sont des grands « disques » perfo-

Ci-contre :

1 - légende

à rédiger légende

à rédiger légende

à rédiger

2 - légende

à rédiger légende

à rédiger légende



1



2

rés, de grès ou de granit, d'un format classique pour une utilisation domestique. Elles sont d'ailleurs qualifiées de « meule rotative à bras » par opposition aux meules de plus grandes dimensions (plus de 50 cm de diamètre) employées dans les moulins hydrauliques ou celles mues par la traction animale. Elles servent à la fabrication des farines utilisées pour le pain et les bouillies.

Ce genre de « moulins » se compose d'une partie inférieure fixe, de profil concave, appelée *meta*, sur laquelle repose la partie rotative, appelée *catillus*. Cette dernière est dotée d'une trémie pour déposer le grain à moudre et d'une perforation pour la fixation de la poignée. Tous ces éléments sont très usés, comme en témoignent les déformations des profils, la fracture des axes centraux et la troncature des orifices d'emmanchement, qui ont contraint les utilisateurs à en fabriquer de nouveaux.

Le mortier en grès

Pour finir sur les activités, voici un mortier en grès qui servait au broyage et non à la mouture comme les meules ; il pouvait être utilisé pour la préparation des aliments ou de la pharmacopée. On en connaît aussi qui ont servi à broyer des végétaux et surtout des minéraux pour en faire des colorants employés dans les teintures ou les peintures.

Les terres cuites architecturales

Le site des *Mielles* fournit un petit aperçu de la panoplie des matériaux en terre cuite utilisés dans la construction et la couverture des bâtiments gallo-romains. Ceux-ci sont emblématiques des nouvelles productions et technologies méditerranéennes qui se diffusent et se développent en Gaule après la Conquête romaine.

Concernant la construction, voici l'exemplaire d'une brique complète. C'est un matériau important dans l'Antiquité. Polyvalent, il possède à la fois une vocation architecturale de premier ordre et une fonction esthétique reconnue. Simples à mouler en raison de leur forme carrée ou rectangulaire, leurs dimensions répondent à des normes communes à l'ensemble de l'Empire romain. L'exemplaire des *Mielles* serait du type des *sesquipedales* (1.5 pieds de côtés). Elle pouvait être utilisée entière, et servir par exemple de dalle de *suspensura* dans les *hypocaustes*, les systèmes de chauffage par le sol. Elle peut également être divisée en quatre ou huit briques triangulaires qui servent, soit de parements décoratifs dans les maçonneries des façades, soit à élaborer des colonnes. La division s'opère à partir des stries diagonales, imprimées au doigt dans la pâte crue,



Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre :
1 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger
2 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
3 et 4 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende



1



2



3



4



Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre :
légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

comme celles figurant sur l'exemplaire du musée. Les éléments de couverture sont représentés par treize fragments de *tegulae* et deux fragments d'*imbrices*. Les *tegulae* sont des tuiles plates à rebords qui assurent le recouvrement des toitures. Elles sont indissociables des *imbrices* ou tuiles canals qui assurent l'étanchéité des toitures en recouvrant les rebords jointifs des tuiles plates. Ces exemplaires renvoient à la gamme des tuiles de petites dimensions (entre 35 et 38 cm de longueur) typiques des productions du Nord de la Gaule.

Des stries digitées ont été apposées sur l'extrémité de la brique et des tuiles plates. Actuellement, les chercheurs pensent que ces marques pourraient servir aux décomptes des fabrications. Elles pourraient aider à repérer une commande, à l'expédier ou bien permettre d'identifier un artisan pour le rémunérer à la tâche.

Les éléments d'origine incertaine

Quelques objets installés dans les vitrines posent soit des problèmes d'attribution au site des *Mielles*, soit des doutes sur le plan chronologique.

Statuette dite de Cérès

Cette figurine d'une hauteur de 12.7 cm est mentionnée par Augustin Asselin qui écrit que cette découverte lui a été rapportée par les ouvriers mais qu'il ne l'a jamais vue. Dans l'hypothèse où la statuette pourrait être celle évoquée, reste à savoir qui en a fait don au musée et quand ? Cette pièce, quasiment complète, représente plus précisément une femme nue, Cères ou Abondance, Déesse de la terre et de l'agriculture. La silhouette sinueuse apparaît fine et élancée. Elle tient dans sa main droite et au-dessus de sa tête, une possible corne d'abondance fracturée, symbole de richesse et de fécondité. La coiffure disposée en bandeau est sertie dans un diadème. Ce détail a son importance car les statuettes diadémées ou laurées sont très souvent les divinités tutélaires des laraires.

Pendentif

Ce médaillon en roche ou pâte de verre n'apparaît qu'en 1858 par l'intermédiaire d'Emile Le Chanteur de Pontaumont. Il est le seul auteur à en faire mention, et ce, trente ans après les fouilles. Il s'agit d'un petit pendentif représentant une figure humaine, probablement celle d'un grotesque. Sa tête affiche des traits exagérés à la manière d'une caricature. Elle est ronde et arbore un air relativement jovial.



Sous le menton, on distingue un large collier constitué d'un cordon torsadé auquel sont accrochées cinq pendeloques. De part et d'autre du visage, des rainures disposées en arrière plan suggèrent des plissements de type rideau de scène ou des cordons pendants.

Marmite tripode en bronze

Ce chaudron en bronze à trois pieds est parvenu au musée dans un remarquable état de conservation. Là encore, beaucoup de doutes entourent l'origine de ce vase car ni de Gerville, ni Asselin, ni plus tard de Pontaumont, ne font état de cette découverte pour le site des *Mielles*. De plus, sa facture et sa morphologie pourraient tout autant se rapprocher des exemplaires médiévaux.

Éléments architecturaux

Les derniers éléments de provenance incertaine touchent à l'architecture. D'abord ce fragment de mosaïque monochrome qui est le seul découvert pour le nord Cotentin. Il ne subsiste que vingt-trois tesselles scellées dans un mortier de tuileau (*rudus*). Dix sont en roche noire (schiste cornéen) et treize en roche beige dont la texture rappelle le marbre ou le gneiss. Le mortier est un mélange de sable, de chaux et de tuileau concassé utilisé le plus souvent dans les balnéaires en raison de ses propriétés hydrofuges.

On retrouve des traces de ce même mortier sur le chant de ce plaqage en marbre blanc. Ces deux éléments inscrits dans les inventaires du musée comme appartenant au site des *Mielles*, n'ont jamais été mentionnés dans les rapports des découvertes de 1828.

Conclusions sur le mobilier des Mielles

Asselin et De Gerville ont publié des inventaires, sans doute très partiels, parmi lesquels figurent certains des objets qui sont aujourd'hui conservés au musée. Par ailleurs, de nombreux vestiges mobiliers signalés à l'époque demeurent introuvables ; en témoignent les quatre ou cinq-cents monnaies dispersées entre les différents collectionneurs et, pour une grande partie, très certainement revendues par les ouvriers eux-mêmes à des fondeurs. En conséquence, il est aujourd'hui impossible de se faire une idée juste et précise de tout ce qui a été retiré du sable dunaire entre 1828 et 1832.

Le site de Digulleville est encore moins bien localisé que celui des *Mielles*. Aucun document ne permet de remonter vers l'empla-



Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre :
1 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger
2 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

**Le dépôt
de Digulleville**



2

cement de la découverte. Les maigres informations dont nous disposons proviennent d'une note de F.H. Duchevreuil, publiée en 1825, dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie. Cette note relate qu'en 1823, lors de travaux agricoles sur la commune, un dénommé Lagalle exhuma un ensemble d'objets gallo-romains.

Le cadre de la découverte

Les premiers vestiges semblent avoir été collectés à « une profondeur de 18 à 20 pouces », soit environ 30/40 cm, sous « quelques pierres » gênant les labours. A l'instar des *Mielles*, l'antiquaire inventorie précisément le mobilier archéologique rencontré. Il indique ainsi, dans l'ordre de leur découverte, la présence d'un petit cerf en bronze, « la face d'une figure humaine », le tronc d'une statuette, une hache en fer, un morceau de silex de forme ovoïde et au moins cinq Vénus anadyomènes en terre cuite blanche. Intrigué par ce lot, l'antiquaire se rend sur les lieux et poursuit les fouilles. Il exhume à son tour, exactement au même endroit, un petit socle et un « bœuf » en bronze. Sa curiosité l'amène ensuite à élargir l'ouverture engagée par l'exploitant ; il découvre alors quelques tessons de céramique, une « patère en terre cuite » et quelques bronzes - un masque identique au premier, une tête et un petit oiseau. Une lithographie de Langlumé, publiée dans l'Atlas de la Société des Antiquaires de Normandie (1825), bien que de représentation très libre, offre le seul aperçu de l'ensemble des objets collectés.

Grâce à ces deux documents, nous pouvons aujourd'hui rendre compte du mobilier disparu depuis 1825. Il semblerait ainsi que la patère, la hache en fer et une partie du tronc de la figurine en bronze - sa main droite fermée portant « les rudiments en fer d'une lance » et un plateau soudé sur deux jambes reposant sur un socle en forme de losange - aient été égarées ou furent dispersées sans jamais avoir séjourné au musée. Le même sort semble avoir été réservé au lot de céramiques, dont il ne subsiste aujourd'hui qu'un tesson appartenant à une cruche en pâte claire. Les éléments du dépôt de Digulleville conservés au musée comportent quinze fragments de figurines en terre cuite blanche, sept statuettes en bronze et un unique fragment centimétrique de céramique.

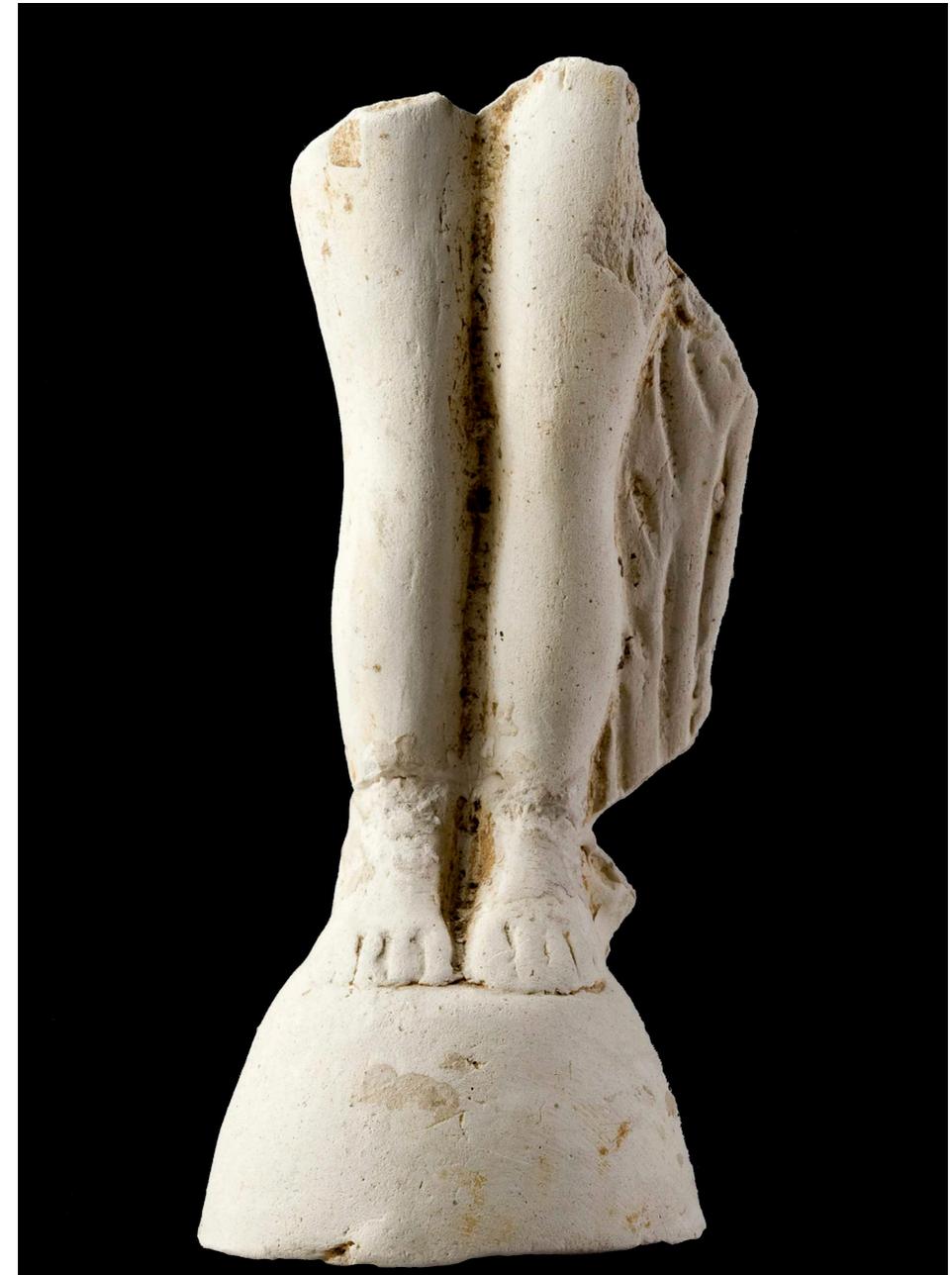
Ci-contre :

1 - légende

à rédiger légende

à rédiger légende

à rédiger



Les figurines en terre cuite blanche

Les sujets découverts à Digulleville représentent uniquement des Vénus anadyomènes. Les quinze fragments permettent d'identifier onze divinités différentes. Pour dix d'entre elles, elles sont similaires à celles qui proviennent de la collection des *Mielles* de Tournaville. Seuls deux exemplaires permettent d'entrevoir leur silhouette et l'une d'elles est entièrement recouverte d'une patine beige à l'aspect lustré et brillant. Elle révèle également de nombreuses bavures et aspérités, ainsi qu'un façonnage général extrêmement grossier. Cette figurine est peut-être le produit d'un surmoulage, et à l'évidence victime de manipulations peu précautionneuses. Ainsi, la plupart des traits du visage, de la silhouette, des mains et de la draperie se sont trouvés effacés. Les yeux, le nez et la bouche sont écrasés par manque de soin. Une fissure sous le menton, se prolongeant jusqu'à la chevelure et la soudure latérale, trahit un accident de fabrication et un recollage de la tête sur le reste du corps.

Comme sur celles des *Mielles*, on remarquera des coiffures apprêtées différemment et des draperies où réside la même variété des décors.

Le dernier fragment illustre une image de la Vénus anadyomène beaucoup plus rare dans notre région. Dans cette catégorie, la divinité est représentée debout, une main cachant un sein et l'autre reposant sur une draperie ou sur son bas ventre. Ici le buste de la figurine a été scié probablement à la période gallo-romaine. La motivation et la finalité de cette transformation nous échappent.

Les statuettes en bronze

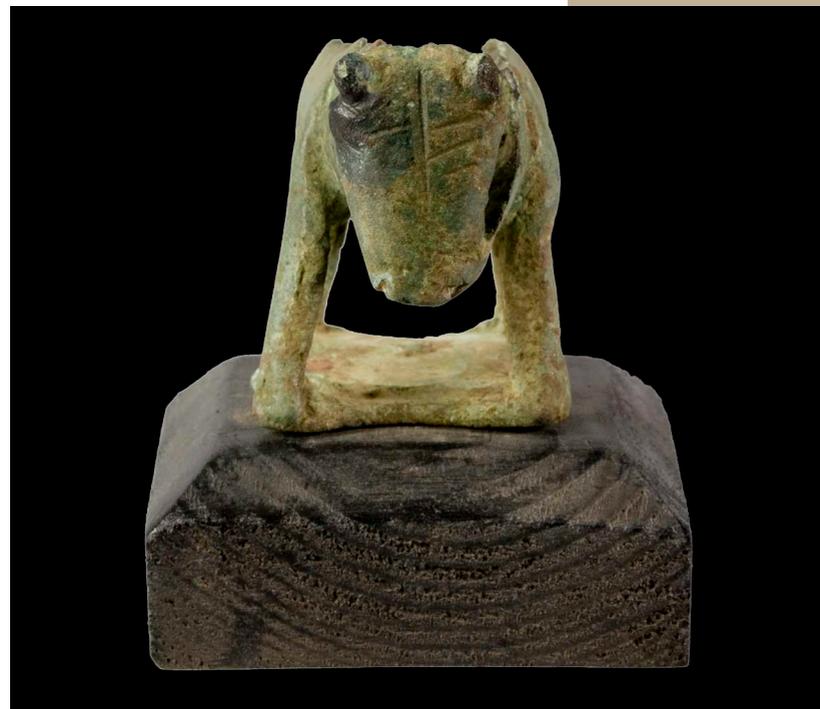
Cet ensemble en alliage cuivreux, comporte six figurines en relief et un socle (?), dont l'attribution chronologique couvre tout le Haut-Empire. Au plan artistique, esthétique et technique, les figurines sont assez dépouillées, pour ne pas dire naïves, exception faite du cerf. F.H. Duchevreuil pensait que cette sobriété révélait un travail grossier et donc une valeur marchande très faible, destinant ainsi les objets aux gens pauvres de la campagne. Cet avis apparaît aujourd'hui assez réducteur.

Une patine verte couvre l'ensemble de la surface des figurines qui semblent avoir été découvertes dans un état déjà bien dégradé. Cette altération se remarque particulièrement sur le taureau : le flan



Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre :
1 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger
2 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger



1



2

gauche de la tête, une partie du cou et le dos sont complètement amputés.

Le taureau

Depuis le Néolithique, le taureau est un animal porteur d'une symbolique religieuse importante et figurée par toutes les cultures indo-européennes. Il passe pour être la représentation de la force, de la virilité, de la fécondité et de la prospérité. Ses cornes symboliseraient également la puissance meurtrière. Chez les gallo-romains, il est associé au très populaire culte de *Mithra*, divinité importée du Proche Orient.

Avec sa silhouette massive, droite et robuste, l'animal de Digulleville dégage un effet de puissance et arbore une position presque agressive. Il semble parfaitement bien arc-bouté sur ses membres trapus et puissants. Cet effet est renforcé par sa tête trapézoïdale disposée bien à la perpendiculaire de l'axe du corps. Vue de face, elle semble jaillir de ses épaules saillantes. Le cou épais, constitué de six plis entre la tête et les épaules, contribue toujours à cette impression de puissance.

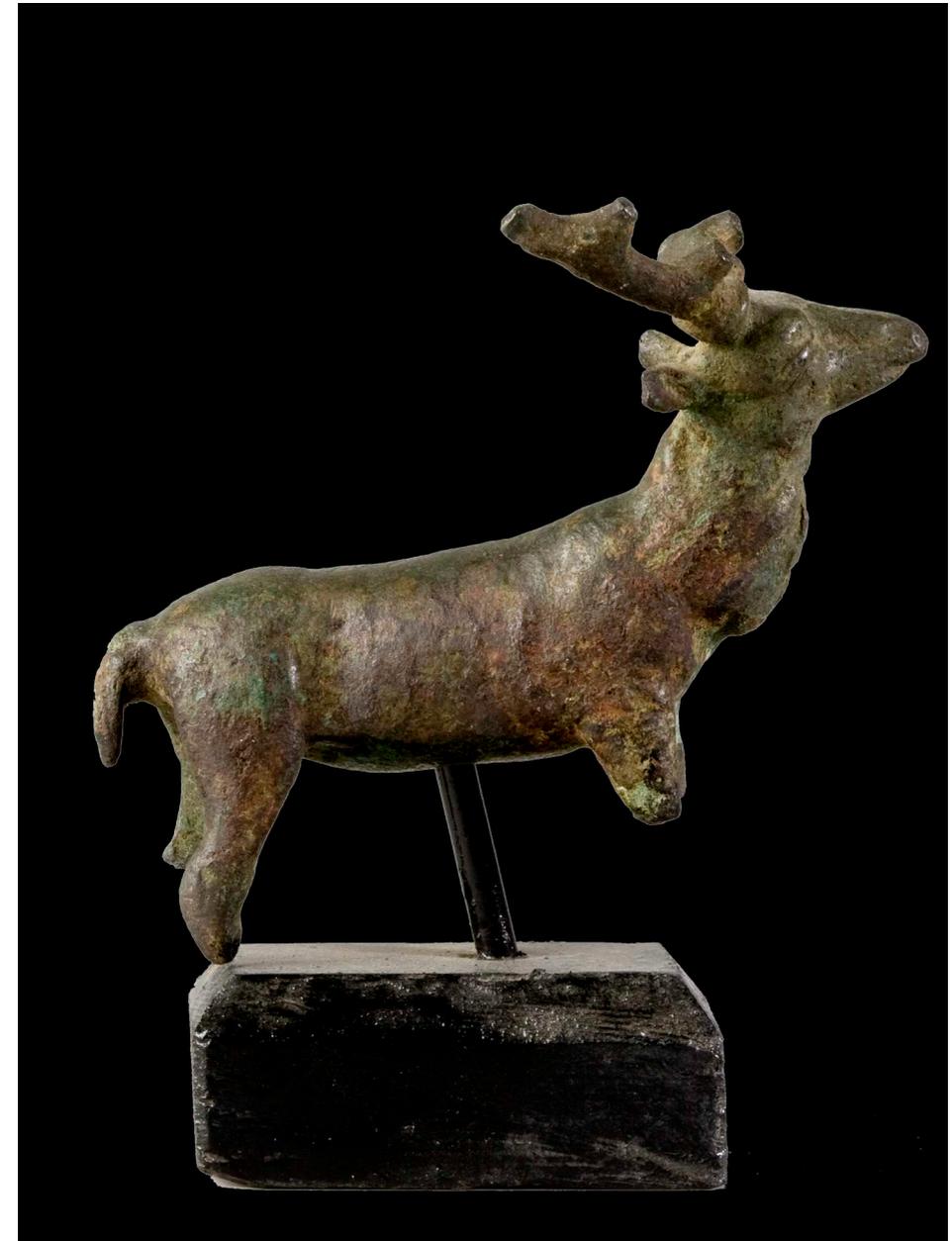
Les membres antérieurs et postérieurs sont simplement évoqués par des tiges hémicylindriques ne comportant aucune représentation anatomique. Les membres antérieurs sont plus longs que les membres postérieurs. De fait, l'allure générale du corps s'en trouve quasiment anormale par rapport à la position naturelle de cet animal ; en effet croupe et épaules sont habituellement à la même hauteur. Cette anomalie sur la figurine a certainement été adoptée pour renforcer le caractère menaçant et dominant de l'animal.

Le cerf

Dans l'Antiquité, le cerf a aussi sa place dans l'imagerie naturaliste associée aux pratiques rituelles. Il en a même une tout à fait particulière dans le panthéon gallo-romain à travers le dieu *Cernunnos*. Il s'agit d'une divinité masculine, d'origine gauloise, dont la tête est couronnée d'une ramure de cerf. Elle symboliserait la richesse, la prospérité et la fécondité. D'une manière plus générale, les bois de l'animal seraient associés au cycle de la nature et à son renouvellement.

La figurine de Digulleville a été découverte dans un état déjà dégradé. On constate ainsi une ablation partielle des ses quatre membres, des bois et de ses oreilles. D'une silhouette élégante, équilibrée et bien proportionnée, l'animal est dressé fièrement sur ses pattes, presque majestueux et aux aguets. Les membres sont en position tendue,

Ci-contre :
légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger



et sur le même aplomb, ce qui prive la figurine d'un effet de mouvement et confirme l'idée d'un animal sur ses gardes. Entre les membres postérieurs, on remarquera que l'artisan a ici pris soin de mettre en relief les testicules, détail anatomique pas toujours figuré.

L'oiseau

Dans les civilisations anciennes, l'oiseau est doté d'une symbolique variée. Il est le messager des dieux et le porteur des présages. D'ailleurs, chez les romains, il est associé au rite des augures. Celui-ci consistait à interpréter son vol ou à lire ses entrailles dans le cadre de prédictions et de prophéties. Cette pratique très courante a même laissé son empreinte au travers du dicton populaire « oiseau de mauvais augure ».

Il s'agit de la figurine la plus épurée du lot, d'une fine et élégante silhouette sinueuse. L'animal est entièrement stylisé et dépourvu de détails anatomiques précis. Reposant sur un socle hémisphérique, le volatile affiche une position à la limite de l'envol : dressé sur ses pattes, le cou tendu, les ailes prêtes à se déployer, et la queue relevée.

Sur le socle, une mortaise située dans l'axe de l'animal devait supporter une plaque de fixation. L'ensemble était solidarisé par un rivet en fer dont les têtes sont encore visibles en surface du socle.

Les figurations humaines

À l'évidence, ces trois représentations masculines ne correspondent pas à l'imagerie des dieux gallo-romains traditionnels. Il n'est pas exclu que dans un contexte culturel *a priori* évident pour ce dépôt, il puisse s'agir de divinités locales ou d'une manifestation du culte familial.

Ces sujets sont très différents, tant dans la technique de fabrication, que sur le plan artistique.

Pour le premier, il s'agit d'un buste à l'allure naïve et aux contours relativement sinueux et doux. La chevelure composite et soignée est classique de l'époque romaine. L'arrière du crâne est absent. Des boursouflures à la base du buste révèlent qu'il était autrefois soudé sur un socle ou sur un corps.

Pour le second, seul subsiste le visage qui prend l'allure d'un masque miniature (renvoi aux clichés 94 et 95). Il a été victime de nombreuses altérations qui rendent délicates les descriptions d'ordre morphologique ou esthétique.

Le troisième et dernier élément représente le tronc d'un personnage dont les bras ont été fragmentés (renvoi aux clichés 98 à 102). À l'origine de sa découverte, il paraissait s'assembler avec un pla-



Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre :
1 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger
2 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger



2



Légende à rédiger légende à rédiger légende à rédiger



Légende à rédiger légende à rédiger légende à rédiger

teau soudé sur deux jambes reposant sur un socle en forme de losange et aujourd'hui absent de la collection. Le corps creux est paré d'une ample tunique plissée symbolisée par des incisions obliques. Le départ des deux membres supérieurs affiche une flagrante disproportion entre le bras gauche et le bras droit. D'après F.H. Duchevreuil, l'un des membres tronqués aurait été découvert en 1823 ; malheureusement, cette pièce ne fait pas partie des objets entrés au musée.

Un socle ?

De forme rectangulaire, cet objet est constitué d'une plaque débordante à la base, de parois verticales en retrait et terminé par une collerette. Les bordures de la tôle sont fragmentées ; il existe également une perforation certainement produite par les oxydations.

A chaque extrémité de l'axe longitudinal, un oeillet saillant permettait l'assemblage avec un autre élément inconnu, mais de même métal comme l'indique le fragment subsistant. Cet assemblage était opéré à l'aide de rivets en fer encore présents sur la pièce.

Cet objet est depuis l'origine de sa découverte considéré comme un socle. F. H. Duchevreuil l'associait au cerf. Cette fonction n'est pas certifiée car l'objet est très étroit, de faible poids et de profil concave, autant d'indications qui ne plaident pas en faveur d'une grande stabilité.

La céramique

L'unique tesson inventorié sur le site de Digulleville correspond à un fragment de col et au départ d'une anse appartenant à une petite cruche en terre blanche. Plus précisément, l'encolure se compose d'une lèvre en bandeau en dessous de laquelle le profil se resserre pour former le goulot.

Dans sa publication de 1825, F.H. Duchevreuil est convaincu que tous les objets du lot de Digulleville s'apparentent aux « débris d'un laraire et d'ex-voto qu'on aurait voulu anéantir et faire disparaître après les avoir mutilés ». La nature et la concentration de tels objets renvoient sans ambiguïté à un dépôt à caractère cultuel. Toutefois, il convient de rester prudent sur l'anéantissement volontaire et l'hypothèse de la mutilation. En effet, le contexte archéologique de la découverte est totalement ignoré, et si certaines figurines sont « amputées », elles le doivent essentiellement à la corrosion produite par près de deux millénaires d'enfouissement. Aucune trace macroscopique ne

Ci-contre :

1 - légende

à rédiger légende

à rédiger légende

à rédiger

2 - légende

à rédiger légende

à rédiger légende

à rédiger



2

Quelques vestiges d'Alauna



vient d'ailleurs révéler la présence de troncatures volontaires. Sur le plan chronologique, seules les Vénus apportent des éléments de datation. Toutes ces statuettes ont été produites au cours du Haut-Empire, et plus précisément entre la fin du I^{er} siècle de notre ère et le début du III^e siècle.

Le gisement gallo-romain de Valognes (*Alauna*) est le plus célèbre du Nord Cotentin. Mais en dehors des thermes publics, restaurés et mis en valeur, que voir de la prospérité de cette cité antique ? Aujourd'hui, le musée Emmanuel Liais est le seul de la région à proposer l'exposition permanente de mobilier provenant de cette ville emblématique. Pour l'essentiel, ces objets semblent avoir appartenu à Charles de Gerville. D'après les recherches menées par Robert Lerouillois, et publiées en 2005, la collection de l'érudit aurait été acquise par le musée en 1854, auprès de Félix Feuardent, libraire à Cherbourg et héritier d'une partie du cabinet de curiosités de l'antiquaire après son décès en 1853.

La collection du musée est pour l'essentiel constituée par un important lot de céramiques, notamment des sigillées de provenances variées. Cependant, nous allons nous attarder davantage sur trois objets singuliers, car particulièrement rares, une petite colonne en calcaire, une lampe à huile et une plaque d'ornementation en bronze.

Les éléments singuliers

La petite colonne

Cet élément en calcaire est constitué de quatre parties : le socle, l'octogone, le fût et le chapiteau. Cet assemblage miniaturisé se rapporte davantage à l'agencement de la plupart des colonnes de Jupiter connue dans le nord de la Gaule et en Germanie, qu'à celui des colonnades de bâtiments où l'octogone n'existe pas. Ces monuments étaient élevés par quelques riches propriétaires sur leur domaine afin de protéger les récoltes, ou par des commerçants cherchant à assurer leur prospérité. Plus généralement, ils sont associés au symbole de la fécondité. A ce titre, il est d'ailleurs remarquable que sur la miniature d'*Alauna*, le fût soit couvert de végétaux luxuriants (grandes feuilles) et féconds (fruits). Quant à son chapiteau de style corinthien (décors à feuilles d'acanthes), il est similaire à



Légende à rédiger légende à rédiger légende à rédiger

celui des colonnes de Jupiter qui l'emploient systématiquement. D'ailleurs, les quatre enroulements terminaux rappellent les quatre têtes féminines qui ornaient les chapiteaux de ces monuments. Elles symbolisaient les quatre saisons et supportaient l'abaque où prenait place la statue du père des Dieux.

La lampe à huile

La lampe à huile est l'instrument d'éclairage le plus utilisé dans l'Antiquité. Le principe est identique à celui de la bougie puisqu'il consiste à faire brûler de l'huile ou de la graisse par l'intermédiaire d'une mèche. La plus grande majorité des lampes découvertes ont été fabriquées en terre cuite ; elles sont de formes et de dimensions assez stéréotypées. Il existe également quelques rares lampes à huile en bronze comme celle d'*Alauna*.

Elle est constituée de deux grandes parties assemblées par soudure : la cuve en partie inférieure et le chapeau en partie supérieure. L'ensemble devait reposer sur un support ; il est évoqué par une trace d'arrachement visible sur le fond du réservoir. Avec ses deux appendices soudés sur la cuve, elle apparaît atypique. Ce dispositif servait au remplissage de la lampe et peut-être à la combustion d'une mèche. A ce sujet, on notera que les épis et la plaque perforée du chapeau portent des traces de carbonisation. Cet orifice était à coup sûr destiné au passage d'une mèche qui se consumait sur la partie supérieure de la lampe. La forme de la lampe est singulière et n'a pas encore trouvé de comparaison.

La plaque d'ornementation

Il s'agit d'un fragment d'une frise rectangulaire certainement beaucoup plus longue qui pouvait décorer un meuble. Les deux extrémités sont fracturées. Le profil de la plaque décrit une doucine. Le registre décoratif est organisé selon plusieurs algorithmes mettant en scène différents sujets et formes géométriques. Il est encadré par deux bandeaux étroits. Le bandeau inférieur rappelle les denticules employés en décor dans l'architecture antique. En revanche, ici, le rythme et le soin sont plus aléatoires. Quant au bandeau supérieur, lui aussi inspiré de l'architecture, il est de type chapelet. Il met en oeuvre une juxtaposition alternée d'olives et de piécettes. Entre ces deux bandeaux se développe un décor en rais de cœur.

La découverte de cet objet autour du balnéaire de Valognes suppose son appartenance à la période gallo-romaine, même si de tels décors ont été utilisés à des périodes plus récentes.

Ci-contre :

1 - légende

à rédiger légende

à rédiger légende

à rédiger

2 - légende

à rédiger légende

à rédiger légende

à rédiger



1



2

Le mobilier céramique

Le mobilier céramique provenant du site d'*Alauna* est assez hétéroclite. Il associe à la fois des productions fines, produits d'importation et destinées à l'art de la table (sigillée et parois fines), et des céramiques communes claires utilisées pour l'essentiel dans les activités quotidiennes (stockage, préparation, cuisson, consommation).

Les terres cuites sigillées

Les éléments de ce type découverts à *Alauna* ont été fabriqués dans les officines du Sud (ateliers de La Graufesenque) et du Centre de la France (ateliers de Lezoux), avec mention toutefois d'une provenance plus exotique (ateliers de Germanie).

Seuls deux éléments proviennent sans ambiguïté des ateliers de La Graufesenque. Il s'agit des restes de deux coupes carénées (Drag.29), en sigillée moulée décorée. Ces éléments sont les témoins les plus anciens du lot. Le type de vases et les décors renvoient aux deuxième et troisième quarts du I^{er} siècle de notre ère, soit entre 20 et 80 après J.-C.

Les productions du groupe de Lezoux dominent nettement le reste de cet ensemble. Elles concernent vingt-quatre individus et restituent de nombreuses formes telles que les gobelets, les mortiers, les bols, les coupes ou encore les plats et assiettes.

Un seul gobelet est représenté par un fragment de fond et de panse (Drag.33), en sigillée moulée lisse. Cette forme est produite à Lezoux entre le milieu du I^{er} siècle et le troisième quart du III^e siècle.

Les mortiers d'*Alauna* se déclinent sous trois formes. La première concerne un mortier à panse sphérique, ici caractéristique avec sa collerette mais dépourvu de verseau (Curle 11). La seconde est révélée par un fragment de pied annulaire et de panse cannelée. Cette morphologie est typique des mortiers à panse oblique marquée de nombreuses cannelures et pourvus d'un verseau sur le rebord (Drag.43 / Curle 21). Le dernier exemplaire témoigne d'un profil archéologiquement complet, caractéristique des mortiers dits « au mufle de lion ». Ces vases se distinguent par leur système de déversoir dont le débouché sur la panse est orné par une tête de lion (Drag.45). Le sablage disposé à l'intérieur de leurs parois aide au broyage des aliments. Dans ces trois cas, il témoigne d'une utilisation intensive. En effet, on remarque que les grains de quartz sont soit émoussés, soit ont totalement disparu de la pâte.

Ces mortiers sont produits entre la deuxième moitié du II^e siècle et

Ci-contre :

1 - légende

à rédiger légende

à rédiger légende

à rédiger

2 - légende

à rédiger légende

à rédiger légende

à rédiger

Quelles photos???

le premier tiers du III^e siècle.

Toujours dans cette catégorie, un fragment de collerette évoque un mortier à panse sphérique (Curle 11) qui serait issu des ateliers germano-rhénans de Trèves ou Rheinzabern (Est de l'Allemagne actuelle). Le décor sur la collerette est un médaillon où figure un silure (?). Ce vase est commercialisé entre le dernier tiers du I^{er} siècle et la première moitié du II^e siècle. Cette provenance lointaine est extrêmement rare et ne semble pas le marqueur d'un échange à longue distance ; il pourrait donc s'agir ici d'un souvenir de voyage ou du retour d'un vétéran de l'armée impériale.

Les bols sont représentés par cinq fragments provenant d'individus différents et qui se rapportent à des formes hémisphériques, en sigillée moulée décorée (Drag.37), de la seconde moitié du II^e siècle. Deux de ces fragments retiennent l'attention. Le premier élément provient d'une panse où le registre décoratif est significatif des productions d'une petite quinzaine de potiers référencés à Lezoux et ayant officié entre 120 et 200 de notre ère. Le second fragment met en scène un décor assez rare que l'on peut attribuer aux potiers *CAMPANVS* et *IVSTVS* ayant officié entre 180 et 200.

Complétons la description du vaisselier d'*Alauna* en mentionnant des formes très fréquentes au sein des productions de Lezoux : les coupes et coupelles en sigillée moulée lisse. Un fragment évoque une coupe hémisphérique à panse très haute (Drag.40 ?) et les autres tessons concernent cinq coupes à fond ombiliqué (Drag.18 et 31). Ces récipients ont été fabriqués à Lezoux entre la fin du I^{er} siècle et le premier tiers du III^e siècle.

En ce qui concerne les coupelles, elles sont illustrées par deux fragments d'une forme basse et fine (Drag.35), provenant de ces mêmes ateliers entre le dernier quart du I^{er} siècle et la première moitié du III^e siècle.

Les assiettes sont représentées par les fragments d'un exemplaire caréné à lèvre sinueuse (Curle 23) et d'un autre à petite lèvre montante (Curle 15). Ces formes sont produites à Lezoux dans le courant du II^e siècle.

Les parois fines

Elles sont ainsi dénommées en raison de la finesse de la pâte, et elles sont propres à l'art de la table. A *Alauna*, il s'agit des restes d'un petit gobelet à boire engobé avec décor de barbotine blanche. Ces vases apparaissent dans le courant du II^e siècle dans les ateliers



Légende à rédiger légende à rédiger légende à rédiger



Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre :
légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Les autres curiosités gallo-romaines

du Centre et de l'Est de la Gaule. Mais l'utilisation de la barbotine blanche reste l'une des particularités des productions rhénanes des III^e et IV^e siècles de notre ère.

Les céramiques dites « en pâte commune claire »

Ce sont des types de céramique très courants. Leur diffusion dépasse rarement les limites du territoire de la cité sur lequel ils sont produits en grande quantité. A *Alauna* on compte deux ou trois cruches, l'une de taille moyenne et l'autre de grande dimension. Ces exemplaires se rencontrent le plus souvent dans des contextes de la fin du I^{er} siècle et du courant du II^e siècle.

Ici s'achève la présentation des trois principaux dépôts de mobilier qui ont été les premiers acquis par la ville de Cherbourg. Ils révèlent la richesse et aussi l'abondance des vestiges préservés dans le sous-sol du Nord Cotentin. Mais ils témoignent également, à travers leur histoire mouvementée, de la fragilité des vestiges archéologiques face à la quête parfois frénétique des collectionneurs de toute époque. Les quelques objets qui vont suivre en sont l'illustration puisqu'ils sont soit très mal localisés, soit de provenance inconnue.

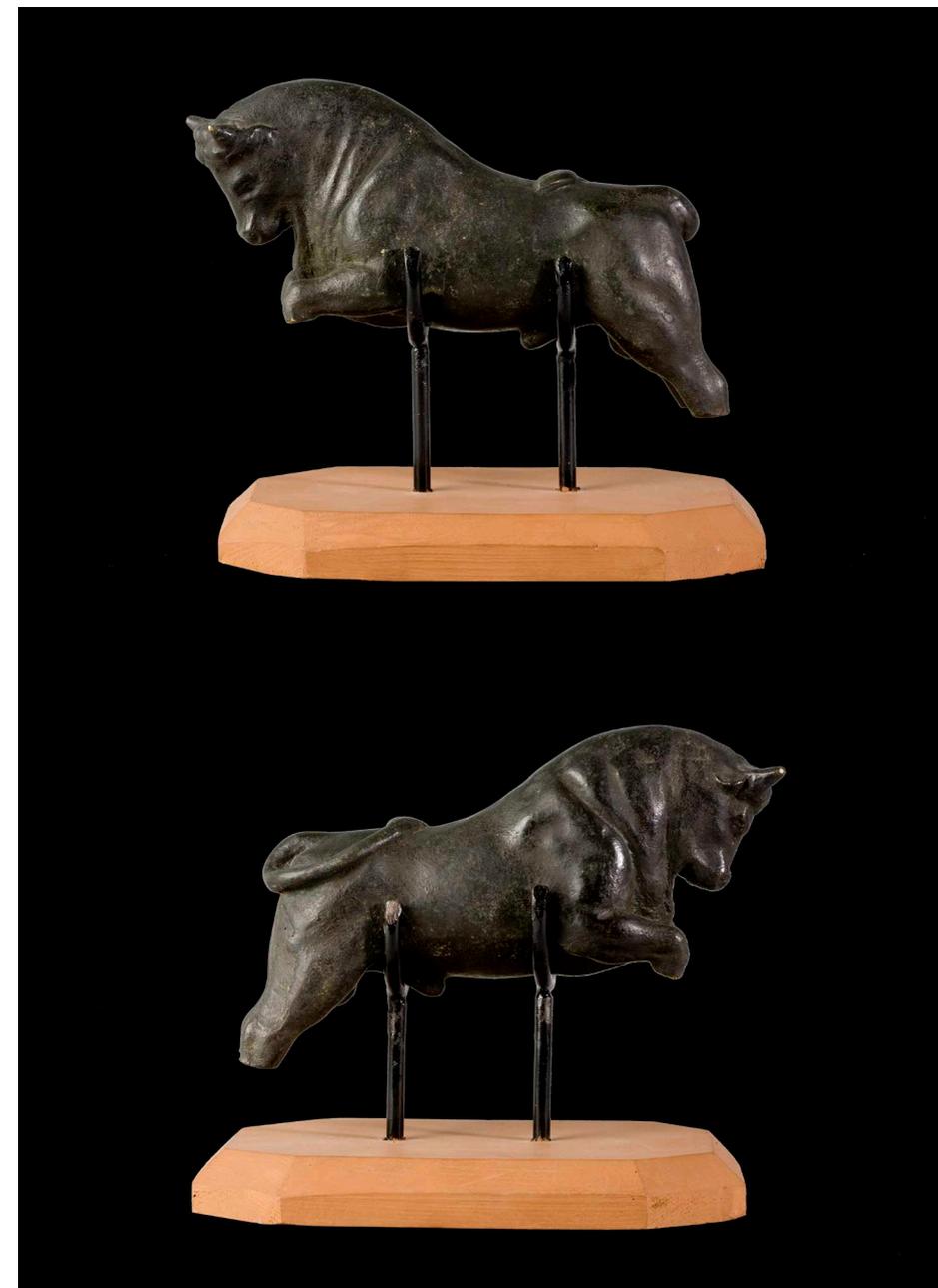
A côté de ces trois collections emblématiques, le musée est également détenteur de plusieurs objets isolés, pour certains issus du Cotentin sans localisation précise, pour d'autres étrangers à la région.

Le taureau des environs de Coutances

Cette pièce exceptionnelle proviendrait des environs de Coutances, dernière capitale antique de la Cité des *Unelles*. Elle a rejoint les collections du musée en 1933, lors du legs de la collection de Paul Asselin, par sa fille Louise.

La figurine en bronze a été découverte dans un excellent état de conservation, mise à part l'amputation des 4 membres. Il est d'ailleurs difficile de savoir si cette mutilation résulte d'un acte intentionnel lié à la vocation de l'objet (*ex-voto* ou offrande sacrée par exemple). Une observation fine au niveau de la section, a permis de déceler de fines rayures qui s'apparentent aux traces d'une scie.

L'évocation corporelle est très épurée. Malgré tout, la silhouette robuste, massive et musclée donne l'impression d'un animal solide et puissant. D'ailleurs, il est représenté dans une posture qui rappelle celle des taureaux s'élançant dans le but d'encorner un adversaire.



L'expression de cette agressivité se traduit par la figuration des deux naseaux hyper dilatés sur le mufle.

La représentation de l'appareil génital de l'animal est éloquente. L'intégralité des attributs sexuels est en effet largement détaillée, notamment ses testicules et son phallus. Mais l'originalité vient de sa parenté évidente avec l'appareil sexuel humain. S'agit-il ici d'une association symbolique destinée au rite de la fécondité ?

Le bronze du Roule à Cherbourg

La figurine fut découverte fortuitement, en 1768, sur le versant nord-est du Roule, par des ouvriers qui s'attelaient à creuser la falaise pour y extraire des « blocs de pierre ». Cette mention nous rapproche de l'exploration en 1688, sur ce même escarpement, d'un « tombeau » qui aurait livré une ceinture en or et des monnaies grecques. Toutefois, en l'état actuel des connaissances, rien ne permet d'associer la statuette à cette sépulture.

Plusieurs années après, F. H. Duchevreuil acheta le bronze à une Demoiselle Moulin, qui logeait non loin des lieux de sa découverte, à l'ancienne Bouteillerie. Cette statuette regagnera le musée en 1831, lors de l'acquisition de la collection F. H. Duchevreuil par la ville de Cherbourg.

La figurine est complète et dans un remarquable état de conservation, seul son socle manque. Elle représente un personnage en mouvement, vêtu d'une toge, tenant dans sa main droite une sorte de patère à ombilic ou phiale et dans sa main gauche un probable rouleau d'écriture (volumen ?). L'antiquaire parlait d'un sacrificateur, voire d'un empereur sacrificateur ; idée qui sera réfutée par A. Asselin, en 1838, qui préférerait y voir les attributs du Dieu Génie.

La comparaison avec d'autres statuettes rapproche cette figurine des diverses représentations du Dieu Lare ou du Génie privé, donnant en cela raison à A. Asselin. Ces divinités familiales sont les protecteurs domestiques par excellence. Outre une allure juvénile que suggère la finesse du visage ici représenté, les attributs des Lares sont précisément la couronne de fleurs en coiffure, la patère tenue dans la main droite et la corne d'abondance ou le rouleau conventionnel dans la main gauche.

Ci-contre :
légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger



Le vase de Vasteville

Cette sorte de cruche tripode en bronze, à une anse et bec verseur, provient de la collection du Dr. P. Renault qui regagnera le musée de Cherbourg en 1932. D'après la bibliographie, ce vase aurait été découvert dans la lande jouxtant le cimetière de Vasteville (propriété Gueslin), en 1857, lors du creusement d'un fossé. Il était accompagné de deux autres vases en bronze et de cinq en terre cuite « contenant une sorte de graisse ».

La silhouette apparaît élancée avec des proportions équilibrées. Comme beaucoup de ces vases en bronze, celui de Vasteville est doté de pieds qui représentent des pattes de félins. On retrouve cette figuration zoomorphe sur le goulot où a été façonnée la tête d'un animal fabuleux, à l'évidence un griffon. La physionomie de cet animal est assez proche des styles de représentations médiévales, notamment celles des gargouilles. Pour autant, son appartenance à l'époque gallo-romaine est très probable.



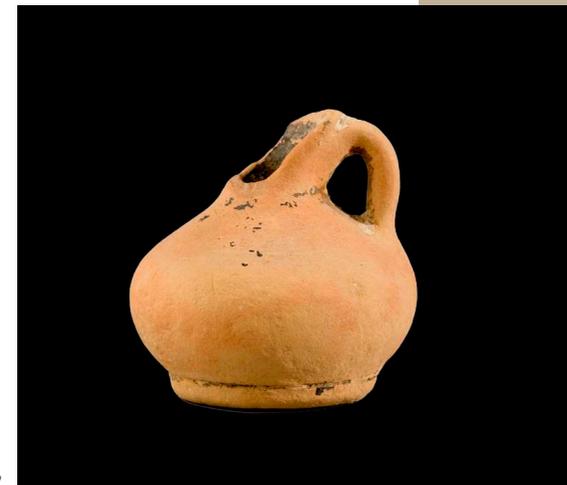
Le vase de Sainte-Mère-Eglise

Il s'agit d'une cruche à pied annulaire en terre cuite fumigée comportant une anse. La forme est quasi complète, mais fracturée au niveau de l'anse et d'une partie de l'encolure. Ce vase aurait été découvert au hameau du *Cap de Laine*, le 12 octobre 1838. Acquis par Charles de Gerville, il avait été retiré d'un puits duquel avaient également été extraites une tête de taureau en terre cuite, une urne en bronze et une autre poterie. Ce type de production destinée au stockage des liquides et au service du quotidien est malgré son aspect lustré, une céramique relativement commune. Elle se rencontre dans des contextes allant du milieu du I^{er} siècle au début du III^e siècle.

L'inscription funéraire de Tamerville « Chiffrevast » : une authenticité controversée

(P. VIPARD, Département d'Histoire de l'Art & Archéologie, Université de Nancy 2.)

L'objet aurait été mis au jour en 1837, lors du défrichement d'un bois entre Chiffrevast et Montbavent, près du lieu-dit Valsinot (aujourd'hui Val Sinot) et de l'Arche de Chiffrevast, sous un chêne, à environ un mètre de profondeur. Son inventeur, un certain Dubos,



Ci-dessus : légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

Ci-contre :
1 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger
2 - légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

2

l'a donné à Ch. de Gerville, à la mort duquel il est passé dans la collection Feuardent à Cherbourg, avant d'entrer au musée Émmanuel Liais (inv. 5128).

Il se présente sous la forme d'une plaque en calcaire à fossiles local dit « de Valognes » de forme plus ou moins quadrangulaire présentant une face antérieure grossièrement plane et lisse. La face postérieure est aplanie au pic et présente des traces de mortier de chaux jaune clair sur la partie haute. Cassée en trois morceaux, elle a été anciennement restaurée avec du plâtre. Dimensions maximales : 35 cm de h. x 33 cm de l. ; ép. : 9.5 cm.

Sur les côtés latéraux et supérieurs de la face antérieure, on distingue un trait gravé, plus fin que celui servant à réaliser les lettres, qui constitue une sorte de cadre sommaire au texte (contemporain ?).

Les lettres, réparties sur six lignes, n'ont visiblement pas fait l'objet d'un tracé préparatoire et elles sont très maladroitement disposées. Leur gravure, peu profonde et pour le moins rustique, est de très mauvaise qualité (les hampes et les traverses ne sont pas rectilignes, les courbes ont un tracé anguleux) ; elles semblent avoir été réalisées avec une sorte de gouge plutôt qu'avec un ciseau droit. Leur hauteur varie de 4 à 6 cm.

La traverse du H a été oubliée et les A n'en ont pas. Les ligatures (indiquées ci-dessous par les groupes de lettres entre apostrophes : ' ') sont surabondantes. Le grand S de la ligne 4 semble mis - tout à fait inhabituellement - pour 'ss' ; à la lig. les les l apparemment manquants de *p'ii's(s)'imae' f'il'(j)''ae'* pourraient en fait être présents dans les ligatures.

Le texte peut donc être établi comme suit :

« P(...) V(...) S(...). Caius Hortensius Metellus a fait poser (ce monument) pour Metella, sa fille très dévouée.

<p>P. V. S CHIORENSIVS ME E L VS SVE PISME FLA ME E L A P</p>	<p>« P(...) . V(...) . S(...) C(aius) Hor'te'nsius Me'te'll'us s'uae' p'ii's(s)'imae'f'ili'ae' (ou : f'il'iae') 'Me'te'll'ae' p(osuit)</p>
--	---



Ci-contre :
légende
à rédiger légende
à rédiger légende
à rédiger

L'abréviation de la première ligne est énigmatique. O. Hirschfeld (1899) ou S. de Ricci (cité dans Voisin, 1900) renonçaient à la restituer. G. Houel proposait la formule non attestée *p(io) u(oto) s(oluto)*, « en accomplissement d'un juste vœu », qui conviendrait pour un ex-voto, mais absolument pas pour un monument funéraire ; il en va de même avec *p(osuit) u(oto) s(oluto)*, « il a posé en accomplissement d'un vœu » (Cagnat, *Manuel d'épigraphie latine*, 1914, p. 457). Il ne semble pas non plus qu'il faille supposer une formule du type *p(osuit) u(iuus) s(ibi)* (« [il] a posé pour lui-même de son vivant ») ; outre que l'ordre des mots y est inhabituel, sa place serait en fin de texte.

D'après L. Delisle (1854), Ch. de Gerville pensait que le monument était un faux, mais O. Hirschfeld, considérant qu'il avait été trouvé dans une région très peu romanisée, n'estimait pas que les anomalies qu'il recelait suffisaient à la déclarer fausse. Les seules particularités de la gravure ne suffiraient en effet pas à la considérer comme telle, mais jointes aux aberrations de formulaire et de syntaxe (l'adjectif possessif *suae* avant le déterminant en particulier) et à une onomastique tout à fait inattendue dans la région (les noms des personnages sont en effet forgés à partir de ceux de grandes *gentes* sénatoriales romaines d'époque républicaine, *Metellus* et *Hortensius*), elles conduisent à considérer le texte de Tamerville comme très fortement douteux, pour ne pas dire faux. En l'absence de considération mercantile ou d'un éventuel apport à une thèse historique locale, il faut sans doute y voir une « blague » faite à un érudit.

Les éléments de provenances inconnues

Ces objets dont nous ignorons la provenance, la date et le contexte de découverte regroupent deux statuettes en bronze, une applique décorative et une clef.

Un empereur ou un général romain

Avec toute la prudence qui s'impose, cet objet proviendrait de la collection F. H. Duchevreuil (1831). Incomplète, puisque sectionnée aux chevilles, la statuette présente toutefois un remarquable état de conservation. Il s'agirait d'un empereur ou d'un général romain en train de parader. Il apparaît fier, robuste et musclé. Il est revêtu d'une cuirasse et porte en recouvrement des épaules et du dos une sorte de cape ou manteau (*paludamentum*) noué(e) sous la poitrine et qui descend jusqu'à mi-mollet. Sous la cuirasse semble légèrement



dépasser le bas d'une tunique. Le bras gauche tient la poignée d'un objet ou le pommeau d'une arme aujourd'hui disparue. En haut des chevilles, on distingue un bourrelet qui pourrait évoquer la sangle des *caligae*.

Un satyre chevauchant un taureau

Cet objet provient du cabinet de curiosités de Paul Asselin et fut légué par sa fille au musée en 1933. La figurine est incomplète ; il manque le socle, une partie du membre antérieur droit du taureau et de la main gauche du personnage le chevauchant.

La figurine représente un personnage ithyphallique mi-homme mi-animal chevauchant un taureau. Il s'agit probablement d'un satyre, demi-dieu champêtre à jambes de bouc, issu de la mythologie grecque. En règle générale, les satyres sont associés à *Bacchus* et participent à ses célébrations.

Ici le personnage, maigrelet, presque rachitique, possède un corps humain et des jambes d'animal (chèvre, bouc ou cervidé) terminées par des sabots dédoublés. Il n'a pas de cornes, comme on pourrait s'y attendre, mais une coiffure en casquette. Le visage fin porte de longues moustaches et une fine barbiche qui descend jusqu'au ras du cou. Il semble tenir dans la main droite le pommeau d'un objet long et cylindrique. Le taureau qu'il chevauche apparaît puissant et agressif. A la différence de celui de Coutances, sur cet exemplaire, l'appareil génital est typiquement celui des bovidés.

Une vraisemblable applique décorative

Cet objet proviendrait de la « collection F. H. Duchevreuil (1831) ». D'aspect assez grossier, le personnage repose sur un socle perforé à la base. Un tenon coudé à angle droit est soudé au dos. Il pourrait s'agir d'une applique décorative. Le personnage est coiffé d'une sorte de diadème. Un sarment de vigne descend de part et d'autre du visage pour se terminer par une grappe de raisin couverte d'une feuille de vigne. Ces caractéristiques nous renvoient au buste d'une divinité dont les symboles (feuilles de vigne et grappes de raisin dans la chevelure) rappellent ceux traditionnellement attribués à *Bacchus*. L'appartenance de cet objet à la période antique demeure suspecte. Le style évoque par certains aspects les sculptures néoclassiques.

La clef en fer

Cette clef relativement banale est d'un gabarit qui s'apparente à la serrurerie des coffres. Elles sont attestées dans ce style pour l'époque gallo-romaine. Sa configuration démontre qu'une certaine complexité existait déjà pour la période.

Ci-contre :

1 - légende

à rédiger légende

à rédiger légende

à rédiger

2 - légende

à rédiger légende

à rédiger légende

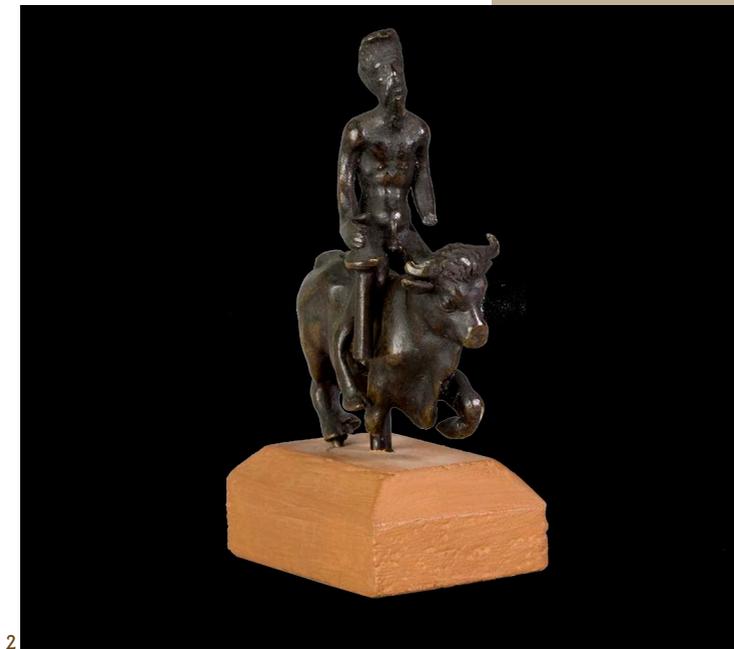
à rédiger

Ci-dessous :

légende

à rédiger légende

à rédiger



2

L'apport des études nouvelles sur les collections du muséum

Les collections gallo-romaines du musée E. Liais sont constituées d'une grande diversité de vestiges. La plupart sont en rapport avec les activités de la vie quotidienne : les préparations ou conservations alimentaires (mortier, marmite et cruche), la vaisselle de table (céramique) et les soins de corps (flacon en verre, miniature en céramique, pendentif). Dans des proportions toutes aussi importantes, les objets touchant au domaine religieux sont révélateurs de pratiques domestiques ou familiales ; peu semblent en rapport avec les célébrations officielles. Ainsi, le musée détient l'une des plus grandes collections régionales de statuettes en terre blanche et de figurines en bronze. Quelque soit leur provenance, ces offrandes et *ex-voto* révèlent une spiritualité où la quête de prospérité et de fécondité est au centre des aspirations populaires. Dans une moindre mesure, les pièces d'artisanat éclairent sur des activités « meunières » (meule en pierre) et le tissage (peson).

Enfin, un certain nombre de vestiges illustrent différents aspects de l'architecture, particulièrement ceux hérités des technologies romaines importées après la Conquête. Si les matériaux des toitures sont maintenant bien connus et apparaissent courants dans les musées comme sur les sites archéologiques gallo-romains, le fragment de mosaïque, le plaquage de marbre et la frise en bronze demeurent pour le Cotentin des pièces beaucoup plus rares. Cette discrétion dans les découvertes régionales s'explique par le démantèlement quasi systématique des sites abandonnés dès la fin de l'Empire romain et une recherche archéologique émergente.

Tous ces mobiliers offrent des caractéristiques stylistiques ou techniques révélatrices de la mode, des usages, de l'esthétisme et des procédés de fabrication romains importés jusque dans le Cotentin. Pour rappel, l'étude des figurines en terre blanche souligne l'apprêt des coiffures féminines en usage pendant tout le Haut-Empire et le fauteuil de la Déesse-mère témoigne de la qualité des vanneries. Les personnages habillés donnent ici un aperçu des vêtements les plus couramment portés par certaines catégories de population, en l'occurrence celles des classes sénatoriales. Pour finir, les registres décoratifs observés sur les poteries sigillées, comme sur la petite colonne, dévoilent des goûts exubérants.

Rares ou communs, chacun de ces objets symbolise à sa manière le rayonnement et la diffusion d'une culture romaine qui a su en quelques générations supplanter et assimiler une civilisation celtique pourtant bien ancrée en Gaule.



LEXIQUE

Abaque : Partie supérieure plane du chapiteau d'une colonne.

Arétines : Adjectif relatif à la ville d'Arezzo (Italie) où furent produites les premières céramiques sigillées.

Barbotine : Mélange liquide d'argile et d'eau, à vocation décorative, appliqué en surface des poteries (peinture ou décors en relief).

Bas-Empire : Période de l'histoire romaine qui commence en vers 235-250 de notre ère (anarchie militaire) et s'achève à la chute de l'Empire romain d'Occident en 476 de notre ère.

Caligae : Ce sont des sandales en cuir, montantes et à lacets, comportant une semelle cloutée. A l'origine, elles étaient surtout utilisées par les légionnaires et sont devenues les chaussures traditionnelles des populations gallo-romaines.

Cité : Division administrative gallo-romaine héritée des anciens territoires (*civitates*) occupés par les peuples gaulois.

Coropathe : Artisan attaché à la fabrication des figurines en terre cuite.

Denticules : Alignement de découpes carrées ou rectangulaires sur un ornement.

Diadème : Bandeau porté autour de la tête à la manière d'une couronne.

Doucine : Moulure à profil en S.

Engobé : Recouvert d'une barbotine d'argile.

Ex-voto : Dépôt religieux en remerciement de la réalisation d'un vœu.

Fanum / fanum : Temple gallo-romain de plan carré constitué d'une cellule centrale (*cella*) abritant la divinité et entourée d'une galerie

couverte.

Haut-Empire : Période de l'histoire romaine qui commence en 27 avant notre ère (début du *Principat* d'Auguste) et s'achève vers 235-250 de notre ère (anarchie militaire).

Laraire : Autel sacré gallo-romain dédié au culte des Dieux du foyer (les *Lares*).

Laurée : Couronnée de lauriers.

Métallescent : Technique d'enfumage des pots engobés visant à imiter l'aspect de la vaisselle de bronze ou d'argent.

Offrandes : Dépôt ou don fait en l'honneur d'un dieu pour s'en attirer les bonnes grâces ou sa protection.

Ombilic/ombiliqué : Ressaut convexe et circulaire au fond d'un vase.

Panthéon : Ensemble des Dieux d'une même religion.

Patère : Vase sacré, de type coupe ou plat circulaire évasé, utilisé notamment pour les libations et les offices religieux.

Pharmacopée : Ensemble des préparations de médicaments.

Phiale : Synonyme de patère, ce vase comporte généralement une saillie centrale arrondie (ombilic).

Rais de cœur : Composition ornementale alternant des motifs en forme de cœurs, de fleurons et de fers de lance.

Samiennes : Adjectif relatif à l'île de Samos (Grèce) utilisé, anciennement et à tort, pour qualifier la céramique sigillée dont l'aspect était comparé aux vases grecs découverts sur cette île.

Sanctuaire : Complexe religieux doté d'un ou plusieurs temples associés à une aire sacrée délimitée par une grande enceinte (péribole).

Suspensura : Plancher en béton de chaux reposant sur des dalles en terre cuite soutenues par des pilettes et permettant la circulation de la chaleur dans le cadre des systèmes de chauffage par le sol (hypocauste).

Tesselles : Petits cubes de pierre, de céramique ou de verre, composant les décors de mosaïques.

Tutélaire : Divinité principale d'un temple ou d'un sanctuaire.

Unelles : Nom de l'ancien peuple gaulois qui occupait un territoire allant du sud du Cotinçais à la pointe du Cotentin. Vaincu en 52 avant notre ère, il fût intégré à l'Empire et son territoire élevé au rang de Cité.

Villa/villae : Terme latin qui désigne l'ensemble d'un domaine rural à vocation agricole et qui comprend la résidence du propriétaire, les bâtiments d'exploitation, le personnel, le cheptel et l'ensemble des terres.



INDEX DES NOMS PROPRES

A <i>launa</i>	Lerouvillois
Ardennes (les)	Les Mielles
Argonne	Le Gaillard
Asselin	Lezoux
Auvergne	<i>Littus Saxonicum</i>
Aveyron	
B <i>acchus</i>	M arne (la)
Bouhier	Meuse (la)
	Millau
C <i>érés</i>	Montaigu-la-Brisette
Cherbourg	Montebourg
Chiffrevast	P eutingier
<i>Coriallo</i>	Pontaultmont (de)
Coutances	Puy-de-Dôme
<i>Crouciatonum</i>	
D igulleville	R ézé
Duchevreuil	S ainte-Mère-Eglise
G erville (de)	T ourlaville
Graufesenque (La)	U nelles
L agalle	V asteville
Le Roule	

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ABBE ADAM J.-L., 1903 - *Notes sur l'inscription gallo-romaine de l'arche de Chiffrevast*. Mémoire de la Société Archéologique de Valognes, tome 6.
- ABBE ADAM J.-L., 1912 - *Étude sur la ville de Valognes*. Valognes.
- ASSELIN A., 1830 - *Notice sur la découverte des restes d'une habitation romaine dans la Mielle de Cherbourg, et sur d'autres antiquités trouvées de nos jours dans les arrondissements de Cherbourg et de Valognes*. Imprimerie De Beaufort et Lecauf, Cherbourg.
- ASSELIN A., 1832 - *Supplément à la notice publiée en 1830, sur la découverte des restes d'une habitation romaine dans la mielle de Cherbourg*. Imprimerie De Boulanger, Cherbourg.
- DELISLE L., 1854 - Introduction de l'ouvrage de Ch. de Gerville : *Études géographiques et historiques sur le département de la Manche*, 1854.
- BOUHIER C., 1962 - *Thèse de doctorat d'histoire (IIIe cycle). Inventaire des découvertes archéologiques du département de la Manche (période gallo-romaine et mérovingienne)*. Faculté des lettres et des sciences humaines, Université de Caen.
- DUCHEVREUIL F.-H., 1825 - *Note sur quelques objets antiques découverts à Digulleville*. In Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, tome 1.
- DUCHEVREUIL F.-H., 1833 - *Note sur une figurine de sacrificateur en bronze*. In Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, tome 6.
- GERVILLE Ch. de, 1823 - *Recherches sur le pays des Unelli et sur les villes qui y ont existé sous la domination romaine*. In Mémoires et

dissertations sur les antiquités nationales et étrangères de la Société Royale des Antiquaires de France, tome 4.

GERVILLE Ch. de, 1830 - *Recherches les voies romaines du Cotentin*. In Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, tome 5.

GERVILLE Ch. de, 1839 - *Journal de l'arrondissement de Valognes*.

GERVILLE Ch. de, 1839 - *Notes sur le Mont-Saint-Michel et les Antiquités de la Manche*.

GINOUX N., 2006 - *Eléments d'iconographie celtique : le thème du taureau à cornes bouletées dans le répertoire du Nord de la Gaule*. Archéologie de la Picardie et du Nord de la France (Revue du Nord), tome 88, n°368.

HIRSCHFELD O. - *Corpus Inscriptionum Latinarum*, XIII, 3157 et add. (CIL, XIII, 3156 fait double emploi).

HOUËL G., 1851 - *Rapport sur une pierre funéraire trouvée à Valognes*. Mémoires de la Société d'Agriculture de la Manche, tome I.

HOSDEZ C., MOREL A., ROGER D., 2006 - *Une statuette de Génie en Bronze découverte dans le comblement d'une cave antique à Famars (Nord)*. Archéologie de la Picardie et du Nord de la France (Revue du Nord), tome 88, n°368.

JEANNE L., VIPARD P., 2004 : *L'inscription romaine de Teurthéville-Bocage (Manche)*. Patrimoine Normand, 50, mai-juillet 2004.

LEROUVILLOIS R., 1998 - *Rapport sur l'origine des collections archéologiques de protohistoire, d'antiquité grecque, étrusque, romaine et gallo-romaine et d'époque mérovingienne présentées au public*. Rapport remis à la Ville de Cherbourg.

LEROUVILLOIS R., 1999 - *Scisy, la forêt engloutie, 300 ans d'archéologie en Cotentin*. Edition Paoland Connaissance.

LEROUVILLOIS R., 2005 - *Trésors ignorés*. Société Nationale Académique de Cherbourg. Edition Eurocibles.

PILET-LEMIERE J., LAVALET D., 1989 - *La Manche (50). Carte archéologique de la Gaule*. Académie des Inscriptions et des Belles Lettres.

PONTAUMONT E. de, 1856 - *Paléographie de Cherbourg et de ses environs*. In Mémoires de la Société Académique de Cherbourg, tome 7.

PONTAUMONT E. de, 1856 - *Notes historiques sur les communes de l'arrondissement de Cherbourg*. In Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, tome 22.

PONTAUMONT E. de, 1879 - *Les Olim de l'arrondissement de*

Cherbourg. In mémoires de la Société Académique de Cherbourg, tome 13.

RENAULT Ch., 1880 - *Inventaire des découvertes préhistoriques et gallo-romaines faites dans les environs de Cherbourg*.

VIPARD P., 1987 - *Epigraphie de la Lyonnaise seconde*, Mémoire de Maîtrise d'Histoire, 3 vol., Université de Caen, n°43.

VOISIN A., 1900 - *Inventaire des découvertes archéologiques du département de la Manche*, dans le bulletin de la Société Artistique et Industrielle de Cherbourg, 24.

VOISIN A., 1901 - *Inventaire des découvertes archéologiques du département de la Manche*, dans le bulletin de la Société Artistique et Industrielle de Cherbourg, n°24.

VOISIN A., 1907 - *Inventaire des découvertes archéologiques du département de la Manche, supplément*, dans le bulletin de la Société Artistique et Industrielle de Cherbourg, n°31.

© Carinne Déambrosis/Daniel Lebée
pour toutes les photos du présent ouvrage

Conception graphique : Sylvie Vermeille

Achévé d'imprimer en novembre 2009
sur les presses de l'imprimerie Le Révérend, Valognes (50)

© muséum Emmanuel Liais, Cherbourg, 2009
ISBN : 2-912980-04-6
Dépôt légal : décembre 2009

« Assurer la plus vaste audience à notre patrimoine culturel » telle est la mission définie au ministère de la Culture et de la Communication lors de sa fondation par André Malraux il y a tout juste 50 ans.

C'est pourquoi je suis particulièrement heureux que la direction régionale des affaires culturelles de Basse-Normandie ait apporté son concours, financier et humain, à l'édition par le Muséum Emmanuel Liais d'un guide monographique présentant ses collections gallo-romaines.

La publication de ce guide correspond à l'une des missions permanentes d'un musée de France, telles que voulues par le législateur en 2002 : « contribuer aux progrès de la connaissance et de la recherche ainsi qu'à leur diffusion ».

Appartenant à la collection *Unica* dont l'ambition est de présenter le patrimoine cherbourgeois de manière vivante et scientifiquement rigoureuse, le présent ouvrage permet également aux lecteurs curieux de découvrir les débuts de l'archéologie dans la région sous l'égide de la célèbre *Société des antiquaires de Normandie* et la fondation du musée en 1831 qui est fortement liée à cet essor de l'archéologie au début du XIX^e siècle.

Au XXI^e siècle, de nombreux archéologues ont pris la suite de François-Henri Duchevreuil, Auguste Asselin et Charles Duhérisier de Gerville dont les cabinets de curiosité ont nourri le fonds naissant du Muséum Liais. La recherche scientifique qui préside aujourd'hui aux opérations de fouilles archéologiques de sauvetage ou programmées doit naturellement trouver, pour les objets et la documentation rassemblés, un débouché dans un musée de France.

Mais il s'agit à mes yeux, aussi et peut-être surtout, de saluer la volonté de l'équipe du musée, relayée par la Ville, d'aller au devant des publics pour leur faire découvrir les trésors dont l'ancienne maison d'Emmanuel Liais est dépositaire. Au plaisir esthétique d'une rencontre avec les œuvres du passé s'ajoute une interrogation sur l'histoire d'un territoire et de ses habitants.

Cette préoccupation de la transmission explique également la présence du Muséum au sein du Réseau des musées de Basse-Normandie porté par l'État et la Région et notamment son implication dans le projet d'informatisation et de numérisation des collections des musées bas-normands piloté par le Centre régional de culture ethnologique et technique de Basse-Normandie.

Puisse la publication du catalogue des collections gallo-romaines du Muséum Emmanuel Liais susciter la curiosité et l'intérêt pour un patrimoine qui mérite toute notre attention.

Kléber Arhoul
Directeur régional des affaires culturelles